N° 4 JUILLET 1901

# REVUE COSMIQUE

## QUATRIÈME CONFÉRENCE

# LA RESTITUTION

Notre récit des origines Cosmiques en est resté au moment où l'homme, rejeté sur terre et séparé de sa passivité, vient d'être dépouillé de son véritable corps physique ; nous avons dit ce qu'étaient devenus sa constitution et son séjour par suite de ce rejet, et expliqué par lui son état actuel.

Il nous reste à résumer très rapidement ce qui lui est arrivé depuis cette dernière défaite jusqu'aux temps historiques et à en éclairer, par ce résumé, la marche générale. Après quoi nous allons dire, d'après les mêmes principes, ce que doit être l'avenir de l'Humanité, ce qui s'oppose particulièrement à notre époque à la réalisation de cet avenir, et comment *le Cosmique* travaille à en hâter l'avènement.

### HISTOIRE DE L'HOMME TERRESTRE.

Comme dans ses séjours antérieurs, Kahi multiplia sur terre ses formations, pour accomplir sa mission qu'il n'avait ni oubliée ni abandonnée. Parmi les descendants de ces formations, il s'en trouva une, désignée sous le nom de *Zeh*, qui, cédant aux suggestions de l'égoïsme, consentit à s'unir à Devo pour produire des formations selon son idéal personnel. L'Hostile en profita pour peupler la terre, aussi rapidement qu'il le put, de créatures capables de réaliser son objectif perpétuel : l'occupation du monde en mode individualiste.

En présence de ce danger plus pressant encore que les précédents, les *Libres Intelligences*, par lesquelles le lecteur se rappelle que le cosmos avait été précédemment formé (1), vinrent au secours de Kahi impuissant à conjurer cette invasion nouvelle et à en maîtriser les effets, désastreux pour l'harmonie universelle.

Kahi et les siens furent enveloppés dans une sphère de matière éthérée (la sphère de l'*Argana*, l'*Arche* de la Bible) et dans cet abri inaccessible à son adversaire, enlevés aux confins de son séjour. Puis, dans un combat gigantesque de quarante jours célestes, où les forces cosmiques furent mises en conflit, l'Hostile fut vaincu par l'*armée de l'Argana* qu'avaient rassemblée les Intelligences libres ; ses formations terrestres purent être désintégrées. Dans cette lutte suprême, la première Emanation joue un rôle prépondérant impossible à détailler ici, mais sur lequel nous aurons à revenir par la suite.

Kahi est ensuite réintégré sur sa planète, ainsi purgée de ses adversaires, pour la peupler à nouveau de ses formations harmoniques, mais il prendra soin désormais de les faire moins sensitives afin qu'elles échappent aux subtiles suggestions de l'Hostile.

Le premier émané lui-même, sous le nom de *Tiphereth*, s'incarne sur terre, auprès de Kahi, et prend possession de l'empire des eaux ; il y développera les formes de la *vie évolutive* à l'abri de Devo, à qui ce domaine de la passivité est absolument interdit. Grâce à ces dispositions nouvelles, le monde inférieur à l'homme, repris pour ainsi dire en sous œuvre, est si bien évolué, que Tiphereth peut enfin choisir parmi les animaux les plus avancés un couple assez analogue à l'homme pour qu'il soit possible, par une éducation spéciale, de les élever jusqu'à l'état d'une humanité rudimentaire.

Ce couple, abrité par leur éducateur au milieu de son empire, c'est-à-dire dans une île, se multiplie et évolue assez vite pour éveiller l'envie et la convoitise de Devo. Aidé des conseils subtils de Zeh, il résout de s'emparer de leur vitalité et de leurs formes en les désintégrant brusquement. Pour y réussir il submerge brusquement leur île par une explosion volcanique due au feu souterrain dont il pouvait disposer. Mais aussitôt une puissance céleste nouvelle se dresse devant lui et lui enlève toutes celles de ses victimes qui sont suffisamment évoluées pour être capables de la conscience

(1) Voir page 75 ci-dessus.

humaine. *Barashino*, cette puissance que l'on voit ici pour la première fois, est défini « comme le premier qui soit sorti *en forme individuelle* du voile du Nucleolinus, dans la quatrième période de la classification de la matière mélangée ; le premier qui ait *évolué* et formé en dehors du Nucleolinus. »

Son intervention à ce moment de la lutte ne se borne pas à paralyser Devo. Il produit douze formations spéciales qu'il revêt des meilleures d'entre les formes sauvées par lui, pour en faire les chefs de toute une race nouvelle qui, par génération, va sortir ainsi de lui et qu'il unit aux descendants de Kahi, tandis que les descendants des évolués, élèves de Tipherèth, contractent des unions du même genre avec les rejetons de la première famille humaine.

Il y a ainsi, dès cette époque, *quatre* races principales d'hommes :

Les descendants de *Kahi ;*

Les *évolués* que Tipherèth a élevés au rang humain.

Et entre ces deux extrêmes :

D'une part, ceux engendrés par les formations directes de *Tipherèth ;*

D'autre part, ceux qui proviennent des formations de *Barashino*.

Les deux races d'origine inférieure : les évolués et ceux de Barashino, sont alliées à celle supérieure de Kahi, ainsi que l'a été précédemment Tipherèth, de sorte que l'Unité est accomplie dans ce quaternaire.

Le nouvel ordre de choses ainsi établi pour résister plus sûrement à l'Hostile, Barashino rentre dans son séjour éthéré où il va « s'unir à l'*Attribut* de sustentation de la cause « cosmique et devenir ainsi le soutien de la Vitalité dans « tous les états matériels. »

Ici semble finir une grande période cosmique. L'Humanité est affermie sur terre ; elle est parvenue à la forme où elle va achever la dernière lutte contre l'Hostile, car, après le grand combat de l'Argana, il a été annoncé à Kahi que « l'aurore du 7e jour n'aurait point de crépuscule ». Mais les héros terrestres de ce grand œuvre, Kahi et ses descendants, sont épuisés ; à leurs dernières victoires correspond un dernier triomphe de Devo ; il réussit maintenant à séparer l'Homme de toutes ses enveloppes physiques ; il a produit *la Mort !*

*Kahi* va mourir, après avoir soigneusement instruit *Sheth*, son descendant direct, et de son origine et de toute l'histoire de sa vie, ce qui constituera la première base de la *Tradition*.

*Sheth* va mourir, ainsi que *Shuge*, sa passive ; mais auparavant, il a lui-même instruit les peuples de son mieux, afin

qu'ils se règlent dans l'avenir sur les principes cosmiques que la *Tradition* conserve.

*Chi* va mourir ; *Chi*, descendant direct de Sheth. Il avait réussi à tracer à l'homme, à travers la région de l'Hostile, une voie lui permettant de remonter jusqu'à ses sources célestes : l'Essence, l'Intelligence, la Spiritualité. Mais avant sa mort il a distribué son empire entre quatre grands chefs.

A cette époque, la terre se trouve ainsi partagée entre sept empires principaux :

L'*Asie*, transmise par Chi, descendant de Kahi, est divisée en quatre royaumes :

L'Est à *Fohi*, le Sud à *Brahma*, le Nord à *Bara*, et l'Ouest à *Oannès*.

L'*Afrique* est attribuée à *Nimred*, descendant de Tipherèth.

L'*Europe* à *Aun*, descendant dés Evolués,

Et l'*Amérique* à *Nfa*, descendant de Barashino (1).

Et avéc cette distribution commence l'ère où l'Humanité est gouvernée par les *Mages*, qui sont les chefs à la fois spirituels et temporels de ces premiers empires.

Maintenant, les hommes sont séparés de leurs formateurs, l'évolution va s'accentuer, la période où l'involution dominait est terminée. La lutte contre l'Hostile est poursuivie par les Mages aussi vivement que par leurs ancêtres, mais il serait trop long même d'en indiquer les principaux épisodes ; qu'il suffise de rappeler qu'elle s'accomplissait dans leurs sanctuaires et que les combattants étaient recrutés par l'initiation. Le sanctuaire lui-même n'était qu'une des parties du Palais où vivaient, unis en collège sacré, ces grands éducateurs de peuples ; de même que les hautes fonctions, qu'ils se partageaient selon leurs capacités spéciales, étaient, pour ainsi dire, à la fois célestes, par les luttes contre l'Hostile ou les communications constantes avec les premiers formateurs,

(1) A un autre point de vue, celui des Puissances cosmiques, la terre est alors divisée entre les sept empires suivants :

1° A *Chi*, descendant de Kahi, l'Asie.

2° A *Nimred*, l'Afrique.

3° A *Aun*, l'Europe.

4° A *Tipherèth*, devenu maintenant *Brah-Aoual*, avec une forme nouvelle et plus éthérée, reviennent les îles, les mers et la région du Mexique.

5° A *Nfa*, le reste de l'Amérique.

6° A *Ablad*, autre descendant de Kahi, par Mahualel, représenté comme un enfant, l'empire des pics neigeux.

7° A *Marb l'immortelle*, formation d'Aoual (ou premier Emanè), dans le passé, l'empire des eaux douces et des sources.

Le lecteur pourra appliquer à ces puissances les caractères connus des sept génies planétaires.

et terrestres par le gouvernement des peuples dont les Mages prenaient soin. Mais cette division toute théorique ne représente que les deux faces de l'action parfaitement unifiée par laquelle ils *reliaient* constamment l'Humanité à son origine pour la guider dans la mission qui lui est propre : la réalisation perpétuelle de la Divinité.

Leurs efforts ne pouvaient empêcher les progrès nécessaires de l'esprit de divisibilité, ni par conséquent le Mal qui est la forme que lui a donnée la Chûte. Grâce à l'activité même des Mages et à leur sollicitude pour le peuple, les évoluants, c'est-à-dire les degrés les plus inférieurs de l'Humanité, s'accrurent en importance à mesure qu'ils recevaient la Lumière et se l'assimilaient selon leur imperfection. Alors prit naissance ce que la Mission des Juifs du M[is] de St-Yves a dépeint magistralement sous le nom de schisme d'Irshou. La Passivité qui s'élève, se dressant en face de l'Activité qui l'éduque, donne d'abord naissance à la notion de la *Divinité personnelle* ; la belle Mission des Mages est divisée comme l'avait été Kahi par Devo ; le Temporel se dresse en face du Spirituel ; la *Religion* en face du *Pouvoir* ; l'Autel en face du Trône. Les sanctuaires se ferment pour sauver leur œuvre supérieure désormais secrète. La religion elle-même se multiplie en une foule de religions, plus ou moins exploitées par les usurpateurs dont l'égoïste ambition se dispute les lambeaux du Pouvoir (1). La division se met partout ; la féodalité, l'anarchie, triomphes de Devo, arment l'Homme contre l'Homme, couvrant la terre d'un voile de si profonde misère que l'esclavage y devient un progrès sur le meurtre, et que le salut ne peut plus venir que de la main vigoureuse des premiers chevaliers : les héros légendaires.

L'ère historique est commencée et tout le monde sait le reste :

Epoque héroïque ; première réaction des justes contre tous les crimes de l'anarchie.

Epoque aristocratique ; où la noblesse, descendance plus ou moins dégénérée des héros, arrache le pouvoir aux clergés, pour le tourner à son profit, et aboutir ainsi à l'autocratie.

Les peuples comme les religions se multiplient et se succèdent en vies fiévreuses, comme chassés en troupes misérables et tumultueuses sous le fouet du Principe de divisibilité devenu l'Hostile ; les masses humaines naissent, passent et

(1) C'est le sujet que développent spécialement les *visions d'Amen* publiées dans la partie littéraire de cette revue.

disparaissent comme, sur l'horizon obscurci, les nuages chassés par la tempête, inconscients des progrès que leur course accomplit sous la fatalité des cycles, avec l'aide invisible et mystérieux des sanctuaires qui redoublent leurs efforts débordés.

Les grands traits de ce terrible tableau sont dans toutes les mémoires :

Empires d'Egypte, d'Assyrie, qui ne sont plus maintenant que des souvenirs confirmés par quelques cendres ; Empires de l'Inde et de la Chine, endormis depuis des siècles dans l'épuisement de leurs efforts. Puis la civilisation passant d'Asie en Europe avec la race tumultueuse des blancs, un instant rassemblée sous la main lourde et sanglante de Rome, pour retomber plus que jamais dans la poussière féodale, et rêvant de refaire enfin, de sa vie fiévreuse et sur les cadavres amoncelés de ses premiers peuples, cette Unité que son instinct, que son intuition, que la Tradition lui redisent sans cesse comme la mission suprême de l'Humanité.

N'est-elle pas écrite en tous ses livres saints ? d'Hermès, du Zend Avesta, des Vedas, du Tao-te-King ? N'est-elle pas marquée de plus en plus par les étapes cycliques de son histoire ?

Après ces premiers temps révélateurs, voici les 4 siècles (du 17e à 1300 av. J.-C.) des fondateurs de peuples : Moïse, Manou, Zoroastre, Orphée...

Puis ceux des législateurs (du 9e au 7e) les Amphyctions, Lycurgue, Solon, les 7 sages ; Pythagore, Boudha, Confucius, Numa.

L'Unification de Rome leur succède, préparant le Christianisme, dont le Mahométisme arrête l'exaltation fanatique tout en relevant les races cadettes qui suivent de loin cette marche gigantesque.

Les religions, enfin, ont vécu comme les peuples, l'esprit a pénétré, avec la divisibilité, jusqu'au fond de l'Humanité qui ne demande plus maintenant, au milieu de tous ses égarements et ses angoisses, que la Synthèse fraternelle, l'Unité dans la liberté et le Progrès.

Ainsi a marché l'Homme, éclairé par ses formateurs et leurs descendants qui périodiquement reviennent sur terre en sa faveur, soutenu dans ses légitimes espérances par les Puissances d'évolution : Aoual, Barashino et les leurs, et toujours combattu par Devo dont le rôle ne se terminera pas avant sa destruction complète. Ainsi se prépare la

*Restitution* finale dans le progrès pénible mais ininterrompu de l'Amour et de la Science.

Que sera-t-elle cette restitution ?

## ETAT FUTUR DE L'HOMME

L'Homme qui aura triomphé du Principe désordonné sera d'abord en dualité d'être parfaite ; c'est-à-dire que la première synthèse sera celle de l'Homme et de la femme divisés par Devo en la personne de Kahi. Ils ne seront pas réunis à nouveau en un seul être ; ce qui a été séparé corporellement doit rester séparé, mais leur union sera une harmonie parfaite des organismes, de l'âme et de la mentalité. Sans nuire à la personnalité, elle aura toute la beauté d'une combinaison normale entre la passivité féminine et l'activité virile.

Ce couple régénéré retrouvera tous les états de la matérialité évolués et ordonnés ; les douze sens (1) restitués dans tout leur développement lui permettront d'entrer en communication directe, chacun suivant son affinité, avec les régions de la mentalité, de la lumière, de l'intelligence et avec leurs habitants (2), c'est-à-dire avec tout le monde de la réalisation matérielle.

L'Homme parviendra ainsi à la connaissance de tout ce qui lui est connaissable selon ses destinées premières, et à la sagesse nécessaire pour l'utilisation de cette connaissance ; il la répandra parmi ses semblables les moins avancés, comme une source inépuisable répand ses eaux fertilisantes sur son parcours.

Le bienfait en sera ressenti selon les besoins et les capacités de chacun, parce que la société pourra enfin trouver son ordre hiérarchique harmonieux comme celui du Cosmos ; l'évolution s'y fera naturellement et indéfinie, depuis les êtres les plus inférieurs, vers les destinées éternellement croissantes pour lesquelles l'Homme a été formé.

L'intelligence, la sympathie, l'amour, seront désormais les seuls guides de son activité, puisque la cause de l'ignorance, de l'égoïsme et du mensonge aura disparu de son monde.

---

(1) Voir page 131 ci-dessus.

(2) Voir page 70 l'énumération de ces régions.

Il en peut, il en doit être ainsi, si l'Homme le veut, puisque, selon son origine, il est le chef-d'œuvre de BRAH-ÉLOHIM, ATTRIBUT D'ÉQUILIBRE DE LA CAUSE COSMIQUE qui l'a formé et placé dans l'Univers pour y réaliser indéfiniment l'IMPENSABLE ; il est le Temple vivant et immortel, par destination, de son Eternel Formateur.

La régénération finale s'opèrera d'abord par les plus évolués d'entre les hommes, les psycho-intellectuels dont le nombre et l'influence ira croissant rapidement une fois qu'ils auront pris le dessus sur les efforts de l'Hostile. Ils se réorganiseront alors, au milieu de la société, en hiérarchie harmonieuse, et en leur centre viendra s'incarner celui qui, par ses enseignements, doit faire revivre, au profit de tous, la sagesse du passé : le RÉDEMPTEUR, le PARACLET.

Les derniers temps du désordre seront cependant marqués de grands conflits, que toutes les traditions s'accordent à prédire aussi bien que la Restitution elle-même. Ces combats, dont toutes décrivent aussi l'horreur et l'épouvante, ne seront pas livrés entre tous les hommes mais seulement entre les plus régénérés, secondés de leurs formateurs, et l'armée invisible des Etres hostiles, appuyée de leurs derniers partisans terrestres ; poussés dans leurs retranchements extrêmes, ceux-ci engageront une lutte suprême et désespérée pour la possession de la terre et de l'Homme, son souverain légitime. L'armée du désordre redoublera du reste l'horreur de ces luttes finales en achevant de se détruire elle-même dans la rage aveugle de son égoïsme anarchique et impuissant. L'humanité tout entière, alors, sera bouleversée par les affres atroces qu'elle se souvient d'avoir vu terminer déjà l'agonie de ses peuples et de ses races passées. Mais à l'horreur de cette dernière nuit succèdera l'aurore du jour dont la splendeur éternelle ne fera que s'accroître sans cesse pour luire sur une éternité de bonheur et d'harmonie.

Il est clair que la terre elle-même sera dès lors transformée, grâce au développement des facultés de ses habitants ; remise en communication progressive avec tous les astres du monde auquel elle appartient ; sans avoir à leur être réunie matériellement, elle retrouvera leur union progressive et harmonique avec eux. Elle redeviendra la cellule vivifiée et consciente de l'Univers, recevant de lui autant qu'elle lui donnera, progressant indéfiniment en lui et par lui, comme l'Homme sera la cellule consciente, heureuse et progressive de l'éternelle Humanité.

Avec l'avènement de cette universelle synthèse, le rôle divin de la puissance de divisibilité sera terminé pour notre

Univers. Régénéré à nouveau, délivré de l'erreur et de l'ignorance qui en avaient fait pour un temps l'Esprit du du mal, il ira réveiller de nouveaux Univers encore assoupis dans l'Éternité du Non Être et pour lesquels le nôtre, en son immortelle jeunesse, sera comme un Dieu de beauté et d'harmonie.

Ainsi s'explique l'invincible tristesse du Principe de division qui, pour avoir été méconnu est condamné à être expulsé du monde nouveau sans y avoir été jamais satisfait et quand y est assurée l'harmonie vivante dont il a provoqué la naissance.

Ainsi peut s'entendre aussi l'éternelle réalisation de l'éternel Impensable, en une suite infinie d'Univers qui, sans cesse, à travers un moment d'erreur et d'angoisse, ont gagné dans le passé ou gagneront dans l'avenir la béatitude immortelle par la vie sanctifiée de l'HOMME-DIVIN.

## LES EFFORTS ACTUELS DE L'HOSTILE

Qu'a fait l'Hostile pour empêcher la réalisation de cette ère d'immortelle Union ?

Quand il s'est vu dans l'incapacité croissante de s'emparer de l'Homme par la violence, il s'est mis à l'attaquer par la ruse, et non plus seulement dans son corps ou dans son âme, mais jusque dans son intelligence, source de ses volontés et de ses désirs, directrice première de sa conduite.

Il a semé l'erreur dans l'Humanité, notamment en dénaturant les traditions que ses premiers formateurs avaient si soigneusement transmises.

A l'idée d'Unité, il a substitué partout, avec une finesse et une habileté prodigieuses, la notion, ou, pour mieux dire, la passion de l'*individualité* et de l'égoïsme, qui est la ruine de son principe. Son chef-d'œuvre en ce travail ténébreux de mensonge qui minait la vérité sans l'altérer en apparence, a été la notion de la *Personnalité* de Dieu, qu'il a réussi à répandre dans toute l'Humanité.

Il est aisé de suivre à travers nos philosophies et nos

discussions religieuses, les progrès de ce labyrinthe qui enveloppe l'esprit humain comme dans un cercle infranchissable de paralogismes et de doutes.

A la notion de l'*Impensable*, à la fois Être et Non Être, qui se réalise par la vie de béatitude croissante en harmonisant éternellement en l'Homme Divin la Matière avec l'Esprit, l'Hostile réussit à substituer l'image d'un Dieu personnel, étranger au Monde qu'il *crée* du *Néant*;

Celle d'un Homme tiré de la même source incompréhensible, élevé, comme âme immortelle, au-dessus de la matière périssable, et cependant enfermé comme en une prison au sein de cette sœur méprisable, pour être tenté par elle à déchoir à son rang ;

L'affirmation qu'en dépit de son origine, l'âme humaine ait succombé à cette tentation qui semblait devoir susciter plutôt sa répugnance;

La peinture des colères de son Créateur offensé d'une dérogation pareille et qui en réclame vengeance ;

L'indignité native de l'Homme ainsi déchu qui le condamne à se racheter lentement par des éons de souffrance et de désolation résignée, à n'attendre rien, même à ce prix, que de la grâce arbitraire de son Créateur offensé, ou du sacrifice volontaire d'un Rédempteur divin qui consente à apaiser la colère du Père par le mystérieux sacrifice du fils.

Cette altération de principes qui n'auraient jamais dû être soumis à l'intelligence insuffisamment évoluée des foules en a fait bientôt d'inextricables mystères où les invités eux-mêmes ont fini par s'égarer :

Personnalité triple d'une seule personne.

Création du Néant.

Indignité de la moitié de la création (le monde matériel).

Vengeance du Créateur contre sa créature.

Rédemption arbitraire par le sacrifice de celui qui n'a jamais failli.

Et bien d'autres encore.

Mais le but principal de l'Hostile était atteint.

Les guides eux-mêmes de l'Humanité lui enseignaient à mépriser la matière, la terre et la vie ; bercé par d'irréalisa-

bles rêves de béatitude spirituelle, par de fantastiques ambitions de redevenir un esprit pur, l'Homme s'est mis à abandonner la terre et sa vie et ses forces, pour le plus grand profit de celui dont le but suprême est de s'en emparer et d'y réaliser l'utopie de sa création individualiste.

Et plus l'Homme était parfait et sain, plus il s'attachait à cet abandon anormal, plus il y conviait ses semblables entraînés en masse par un si haut exemple. L'ascétisme a envahi depuis longtemps toutes les religions de la terre pour livrer à l'Hostile, au prix des plus rudes efforts, en dépit des instincts les plus enracinés, la force vitale de l'Homme.

Par réaction contre ces excès, de fortes intelligences tombant dans l'excès contraire se sont mises à nier non seulement l'Impensable, mais tout ce qui échappe aux sens humains, et puisque la Matière est soumise à la fatalité de son inertie, tandis que l'Homme la domine et l'asservit par sa pensée et son travail, ceux-ci n'ont voulu reconnaître dans l'Univers d'autre puissance que l'Homme terrestre. Pour eux le Monde est un perpétuel devenir dont l'Homme est le Dieu.

Il fallait bien cependant reconnaître que ni les débuts de l'Univers, ni les lois inéluctables qui le régissent ne sont dues à l'Homme. N'est-il pas soumis comme la matière à ces lois fatales ? A cette pensée se dressent les partisans du Matérialisme : il n'y a d'autre Puissance que celle des lois naturelles. Elles sont inhérentes à la Matière pour laquelle on ne peut concevoir aucun commencement. En mouvement perpétuel, éternellement changeante, elle réalise dans le temps toutes les formes possibles qui ne durent qu'en raison de la puissance de leur harmonie.

Mais ce dernier principe lui-même, la loi, l'idée des formes, de leur combinaison, de leur unité, tout cela, répondent à leur tour les idéalistes, tout cela suppose une intelligence, une volonté, incompatibles avec l'inertie de la matière. Cette volonté intelligente est la seule puissance convenable en l'Univers ; tout le reste n'est qu'illusion.

La loi, la volonté sont l'essence même de la matière qui n'est qu'une apparence.

Pour répondre aux difficultés de cet idéalisme et de ce

panthéisme mystique, qui nient les réalités les plus palpables, les théistes et les éclectiques sont revenus à l'idée d'un Dieu créateur, mais le leur est tout à fait indéfini et indéfinissable. Il reste personnel cependant ; c'est un juge qui punit ou récompense ses créatures selon leurs mérites terrestres. Mais le vague obligé de ces doctrines n'explique rien ; ni l'origine d'une vie aussi brève, ni l'inégalité des conditions dans lesquelles elle s'accomplit, ni la nature des peines et des récompenses qui doivent la suivre.

C'est à quoi prétendent remédier ceux qui pensent tout expliquer par l'évolution indéfinie d'une monade corrigeant dans la souffrance de chaque vie les erreurs des précédentes. L'imperfection même de ses réalisations nécessite la brusque transformation de la mort, et celle de son être oblige cependant la renaissance pour des expériences nouvelles.

Mais ces théories spécieuses restent pleines encore de difficultés. Si la matière doit s'aller perdre au sein de l'esprit, elle est donc une erreur qu'il faut détruire ?

Comment obtient-elle alors des vies spirituelles ; quand, comment son innocence commence-t-elle à tomber sous la responsabilité karmique ? Comment sa culpabilité lui permettra-t-elle de s'en délivrer ? N'est-ce pas enfin la fatalité pure qui se trouve ainsi la directrice suprême, la cause même de l'Univers ?

Et le cercle des difficultés recommence.

Elles se trouvent résolues par la tradition que rétablit la doctrine Cosmique.

La Cause sans Cause éternelle et infinie est au-dessus de la conception de notre intelligence ; toute définition que nous essayons d'en donner est subjective, et c'est de quoi a profité l'Hostile pour nous égarer en affirmant la réalité d'un Dieu personnel, selon l'image que chaque race s'en était faite.

La Cause sans Cause infinie, éternelle, n'ayant aucune sorte de limite ne peut être personnelle, nous ne pouvons la connaitre que par le relatif où nous vivons et qui est sa manifestation.

Elle ne l'a pas créé du Néant ; l'Univers n'est que le résultat de la conjonction dans une pénétration réciproque de deux éléments constitutifs divins, coéternels que nous nom-

mons ordinairement Esprit et matière — que le Cosmique désigne comme l'Indvisible et le Divisible.

L'Impensable nous apparait donc en trois principes inséparables, dans l'Unité de leur éternité : deux immables et inépuisables, le troisième indéfini et variable. Il n'y a nulle part de *création* ; il y a partout formation et transformation perpétuelles.

Loin d'être méprisable, la matière est pour ainsi dire l'objet de l'amour éternel de l'Esprit qui la vivifie sans cesse, tandis qu'animée elle-même d'un immortel désir, elle n'est jamais lasse de cette inépuisable union.

Le Cosmos n'est ni extérieur ni intérieur à Dieu ; il est cette éternelle noce divine elle-même, il est divin comme le divisible et l'indivisible. La personnalité y nait de la pénétration, par l'actif, de l'inerte qui s'y fait fini pour y devenir indéfiniment. On a vu précédemment comment l'attribut, qui est comme une sorte de limitation métaphysique, donne naissance, dans l'infinie conjonction des contraires, à la *formation*, aux êtres, à la relativité (1).

Comme il n'y a d'amour possible que celui qui est librement accepté, le principe d'inertie peut toujours se refuser au principe d'activité ; il peut donc y avoir des moments de résistance dans l'Union divine, des formations qui refusent leur destinée, des vies qui ne veulent reconnaître d'autre unité que la leur. Tant que ces aberrations, on pourrait dire tant que ces excès de pudeur de l'inerte ou de violence de l'actif ne sont pas vaincus par la connaissance plus intime des époux divins, les noces éternelles sont troublées de refus et de contraintes qui constituent le *Mal* (2).

La légende de la Chute est l'histoire de ces troubles temporaires ; elle commence dès les premières formations ; nous verrons plus tard que l'on peut même dire qu'elle remonte jusqu'à la première.

L'Homme, chef-d'œuvre des formations individuelles,

---

(1) Fabre d'Olivet, en son *histoire philosophique du genre humain* nous montre une application et comme un reflet de ces principes quand il représente la civilisation sortant de l'amour des sexes et l'Homme, séduit d'abord et plein de tendresse, devenant violent et brutal quand il est accepté.

(2) Voir page 72 ci-dessus.

type de la réalisation des noces divines parfaites, peut être entraîné temporairement vers le Mal, mais il n'est jamais dans le Cosmos un être dégradé de naissance, à peine supporté par un créateur qui ne respire contre lui que la vengeance. Intimement uni à la Cause sans Cause par la Cause Cosmique, son premier formateur, il est le destructeur né de tout le Mal, le transformateur de tout ce qui est hostile ou nuisible à l'éternel Amour, et c'est pour cela qu'il souffre du mal jusqu'à ce qu'il l'ait vaincu en accomplissant sa destinée d'*Homme-Dieu*. Après quoi, dans un éternel progrès il jouira sans trouble de l'éternelle Béatitude en la réalisant pour tous les êtres de son Univers, en manifestant sans fin dans sa Beauté, dans toute son ineffable Vérité, l'inexprimable Amour de l'IMPENSABLE.

Il n'y a plus là ni théisme, ni idéalisme, ni panthéisme, ni matérialisme, ni évolutionisme, et cependant les affirmations que voulaient justifier ces doctrines opposées se trouvent toutes expliquées.

La Matière n'est pas tout ; elle n'est que le substratum inépuisable, l'étoffe de tout.

L'Esprit n'est pas tout ; il est la cause active de tout.

L'Homme n'est pas tout ; il est le réalisateur de tout. Aucun des trois n'est sans les deux autres.

Le Tout c'est la Matière vitalisée par l'esprit dans l'Amour éternel et infini que l'Homme représente !

L'Abime d'Activité en face de l'Abime de Passivité, s'unissent dans la Vie de Beauté, de Sagesse et d'Amour.

Eternellement !

Eternellement dans son infinité, mais par une infinité d'Univers qui ont un commencement, et dans chacun d'eux progressivement, à travers une première et courte phase de doutes et d'angoisses, qui est l'ère du Mal.

## CONCLUSION

Il est inutile de rappeler plus longuement cette solution de la doctrine cosmique déjà résumée dans les conférences

précédentes et qui sera soutenue dans de plus amples développements. Ce qui précède suffit pour nous amener à la conclusion que nous cherchons particulièrement aujourd'hui : Que peut la doctrine cosmique pour mettre fin à la souffrance ?

Son rôle est triple :

*Intellectuel* : En rétablissant la tradition défigurée avec le temps, donner la notion vraie de Dieu, de l'Homme et de l'Univers.

Par là même se trouvera développé l'ésotérisme de toutes les religions méconnu maintenant de la majorité des hommes, avec l'origine des aberrations qui, aujourd'hui, mettent partout la science positive en conflit avec la religion.

*Au Moral* : Rechercher l'action sociale conforme aux principes cosmiques, immédiatement applicable à toutes les souffrances dont se plaint notre siècle.

Exposer, divulguer, défendre ces principes et surtout leurs conséquences pratiques qui doivent tendre à réaliser le plus tôt possible l'Unité harmonique de l'Humanité. Toutefois, le Cosmique n'aura recours, en cette divulgation, qu'à la persuasion et à l'apostolat, parce que la liberté de pensée la plus complète est le premier de ces principes. L'Homme est une *Intelligence libre* qui ne doit être contraint ni par la force, ni par la ruse, à l'acceptation de la Vérité et de l'Amour.

Seconder ceux qui accepteront cette doctrine, avec le désir de l'appliquer dans le développement normal du *Soi*, qui est la première condition de toute action efficace, particulièrement en mode cosmique. Ce développement en pareil mode a ses règles spéciales, essentielles à observer pour éviter l'écueil de l'orgueil ou de l'égoïsme. Il est particulièrement menaçant et dangereux pour une personnalité qui doit se faire d'autant plus forte qu'elle veut se consacrer à l'Universel.

*Au point de vue pratique :* Développer plus spécialement les plus aptes par l'*initiation* proprement dite, dans le but de les faire participer le plus tôt possible au travail cosmique, c'est-à-dire à leur apprendre :

Dans le visible : à conquérir progressivement, par la science transcendante, l'immortalité promise à l'Homme.

Dans l'invisible : préserver l'unité des morts jusqu'au jour de la rédemption qui sera celui de leur résurrection.

Lutter contre toutes les formations hostiles pour les ramener, s'il est possible, à la Vérité et à la Beauté de l'harmonie cosmique, ou les désintégrer si elles sont absolument irréductibles. Ce que l'on nous décrit aujourd'hui dans l'occultisme comme magie cérémonielle n'est qu'une pauvre caricature de cette lutte magistrale.

Préparer, à travers la région de l'Hostile, la voie qui permette de plus en plus à l'Homme de communiquer avec les régions supérieures, séjours de ses divins collaborateurs et des âmes immortelles de ses ancêtres : les sphères psychique et mentale et même celles de l'essence et au-delà.

Travailler enfin en mode cosmique, avec cette armée divine, la matière cosmique désordonnée par l'Hostile, afin d'y établir l'équilibre définitif qui doit mettre le séjour de l'Homme en concordance avec sa régénération future.

Et ainsi, hâter et préparer la venue du Grand Rédempteur.

---

DEUXIÈME PARTIE

# TEXTES EXPLIQUÉS

---

## LES VIES D'OUTRE-TOMBE D'ATTANÉE *(suite)*.

Mahuaiel reprit ensuite : « Il est de première importance qu'il n'y ait aucune sorte de divisions entre ceux qui consacrent tous leurs efforts, tout leur courage, toutes leurs ressources à une cause telle que la nôtre, c'est-à-dire à la suprématie et au développement infini de l'Unique impénétrable et indivisible ; toute division s'oppose à l'unité d'où dépend l'utilité de notre action. Il est donc regrettable qu'au sein même de l'Ordre sacré, les uns pensent que le corps nervo-physique soit le véritable corps physique de l'homme, tandis que les autres le trouvent dans l'enveloppement matériel le plus dense, le corps de l'Azerte. Le corps physique véritable est celui dont Kahi et Kahie furent dépouillés alors qu'ils fnrent rejetés de la sphère solaire avec la terre et à peu près à la même époque que les onze individus les plus évolués en sagesse, connaissance et puissance occultes. En leur enlevant ce corps, l'Hostile (qui les savait formations individuelles de meilleure volonté, et, comme telles, lieu de repos de l'Impersonnels, son ennemi), pensait pouvoir prendre possession du Soleil, et, par suite, des douze mondes fragmentaires qu'il avait rejetés, avec les diverses raréfactions qui se trouvaient entre eux et le Soleil. Mais en cela il fut déçu ; il s'aperçut bientôt que les émanations du soleil ne peuvent influencer les sphéroïdes de même densité autrement que par la force pathétique, et que ce pathétisme est l'effet de l'affinité spéciale entre le soleil et les globes rejetés. Elle met même ces globes en rapport non seulement avec leur soleil, mais même avec beaucoup d'autres soleils, comme elle unit une multitude de soleils des soleils avec leurs centres et ceux-ci avec la sphère centrale dans laquelle Kahi fut formé comme homme et revêtu de la matérialité qui lui convenait,

à la similitude d'Elohim, en qui Brah Elohim l'Impersonnel était voilé pour un temps. Ainsi la division n'était qu'apparente dans tout l'empire sphérique de l'*Avasa* bien qu'il fût disséminé de tous côtés dans l'espace.

Ce n'est pas seulement pour assurer l'union qu'il est nécessaire de faire accepter partout cette vérité que le corps dont Kahi et Kahie ont été dépouillés était le véritable corps physique, et que cette perte a laissé sans protection le corps nervo-physique, doué de sensibilité. Il est essentiel aussi que l'Homme connaisse bien ce qu'il a perdu, afin de comprendre ce qu'il doit reprendre et comment il doit le reconquérir, lui à qui incombe la mission de rendre manifeste, par l'évolution sincèrement accomplie de son propre être, la Divinité dont il est le temple (ou lieu de repos) et d'effectuer, par cela même, sa propre Restauration, de regagner son droit à l'Intégralité d'Être.

*« Protégez donc votre corps qui est le lieu de repos de la divine Impersonnalité ».*

C'est le premier devoir de l'Homme. Protégez votre corps; c'est en lui que la Suprématie et l'Infinitude de l'Impersonnel peuvent être établies rapidement et efficacement en toutes les formations matérielles.

C'est la première loi de la Charité ! »

— Je répondis : « Nous, les descendants de *Chi* (1), nous avons toujours tenu cette vérité pour inviolable et fait tout notre possible en charité et en raison pour attirer à nous ceux qui estiment que ce qui est transmis relativement au dépouillement de Kahi et de Kahie par Devo a trait à un grand événement plein de mystère et incompris. »

— Mahuiael ajouta : « Ce qui cause graduellement l'affaiblissement, l'impuissance et finalement la désintégration de votre corps, c'est précisément le défaut de protection contre ces êtres minimes d'apparence et de nature semblables à la larve, quoique différents, en densité, de ceux au milieu desquels vous avez traversé pour venir ici. Actuellement, en effet, votre corps n'ayant plus qu'une enveloppe poreuse, les extrémités des nerfs de la sensation, qui sont extrêmement sensibles, sont continuellement soumis à des frictions extérieures et à l'irritabilité qui en résulte ; ce corps poreux est pour ceux qui vivent en parasites de ses parties constituantes, comme une éponge dans l'eau.

Tous les maux auxquels le corps est assujetti lui viennent du dehors ; la maladie la plus profondément enracinée vient

(1) *Chi* est le second descendant de Kahi.

de ces formations semblables à la larve, produites par l'Adversaire dans le but d'empoisonner l'Homme pour le dévorer ensuite ; cette provenance est aussi certaine que l'est celle de l'inflammation due à la piqûre envenimée d'un dard d'insecte.

Il appartient à l'intelligence de l'Homme de trouver le meilleur moyen de suppléer au défaut du véritable corps physique, protecteur, lumineux, léger, élastique et résistant que lui a enlevé l'Hostile, en attendant l'époque où ce qu'il a perdu pourra lui être restitué. »

— « Ce que vous m'avez fait comprendre, répondis-je, vient de faire surgir en ma conscience comme l'aube d'une notion nouvelle ; voici laquelle :

En notre état normal actuel les degrés les plus raréfiés de la matérialité sont voilés pour nous ; nous ne pouvons percevoir que ce qui est d'un degré de matérialité pareil ou analogue à celui de tout ou partie de nos organes des sens. Ne se peut-il pas qu'il y ait de même un degré, peut-être même un état en quatre degrés, d'une matérialité trop dense pour être en rapport avec les organes de nos sens nervo-physiques ? Ce degré ou cet état, s'il existe, doit nécessairement, depuis notre perte du véritable corps physique, être aussi éloigné, par sa densité, des organes de nos sens que le degré nerveux s'élève, par la raréfaction, au-dessus de ces derniers. » (1).

— « Vous l'avez deviné », répondit simplement Mahuiael avec un sourire.

— « Mais comment se fait-il donc, demandai-je encore, que nos sensitifs et nos voyants qui, évolués au-dessus de l'état normal actuel de l'Homme, *sensitivent* (2) plus ou moins parfaitement les divers états et degrés raréfiés, n'ont cependant aucune connaissance, aucune conscience de cet état ou degré plus matériel ? »

— « La réponse est simple ; leur *sensitivité* est un effet de l'affinité de leur constitution complexe avec les états ou degrés supérieurs analogues à ses diverses parties. Comment donc auraient-ils, je ne dis pas la sensitivation, mais la conception même d'un degré qui n'a pas point de correspondance en leur être ? »

Alors je restai longtemps en contemplation car une

(1) Voir pages 70 et 76, les états et degrés de la Matière et de la Constitution humaine.

(2) Le terme *sensitiver* exprime ici l'action de recevoir une perception à la fois par tous les organes des *douze* sens, ou du moins de tous ceux d'entre eux que l'on possède. Les mots *sensitivation* et *sensitivité* en dérivent. (Voir page 131 ci-dessus).

lumière nouvelle commençait à éclairer ma vision mentale et produisait en moi comme une transformation.

Puis je dis à Mahuiael :

— « C'est, vous le savez, dans le pays d'Oannès, qui était le mien aussi, que je me suis dévêtu du corps physique ; depuis, quand je vous ai rencontré et quand j'ai perçu par le teint plus clair de votre enveloppe, que vous différez de tous ceux qui la portent autour de vous, j'ai pu voir que vous vous trouviez à quelque distance de ma place, vers l'Est, mais c'est tout ce que je sais de votre position. Voulez-vous me dire au-dessus de quelle localité terrestre je vous ai ainsi rencontré ?

— Il répondit : « Je me tenais, selon mon habitude, au-dessus de la montagne neigneuse où reposent les corps des plus grands parmi les mortels terrestres. C'est là, au-dessous des neiges éternelles, que repose aussi votre corps. »

Bien que ce soit dans le pays *d'Oannès* que les plus grands parmi vous entrent dans l'état nerveux, leur retour se fera sur les hauteurs des montagnes au pays de *Vofhi*, là où les corps de Kahi, de Kahie et de leurs descendants ont été transportés lorsqu'ils ont subi la désintégration du degré nervo-physique.

A l'époque de la restitution, ceux qui auront pu préserver leur état d'être nerveux, enveloppe de tous leurs états et degrés plus raréfiés, retrouveront là leurs corps intacts, préservés de toute corruption et dont aucun ossement n'aura été brisé (1).

---

Ensuite nous nous reposâmes ensemble, mais tout en veillant autour de nous. Et tandis que je veillais ainsi, je vis

---

(1) D'après la doctrine Cosmique, tout être terrestre capable d'immortalité devra, au jour de la restauration, reprendre l'état et par conséquent la forme qu'il avait au jour de sa mort terrestre. Il y a grand intérêt pour la facilité, ou la possibilité même de cette résurrection physique, que le corps soit préservé aussi intact que possible ; tout au moins le squelette doit-il être conservé par la raison que les os, même desséchés, renferment l'élément nécessaire à la restitution de la chair qui les recouvrait (restitution que peuvent accomplir les adeptes capables de manier les éléments). Aussi le Cosmique réprouve-t-il la crémation, et ses initiés ont-ils, entre autre mission, celle de conserver les restes des immortels.

Les principaux parmi les hommes, notamment ceux que nous nommons les adeptes ou les grands initiés, et spécialement, comme il est dit ci-dessus, Kahi et leurs premiers descendants, ont été ensevelis sous les neiges éternelles (sous la garde d'Aun, nommé dans la conférence de ce jour). Ils y ont été transportés par les procédés transcendants des Mages, comme on le verra indiqué dans la suite de ce récit. C'est sans doute de cette particularité qu'est née la tradition que les grands initiés (Moïse, Elie, Boudha, etc...) disparaissent à leur mort sans que leur sépulture puisse être retrouvée.

Le royaume d'Oannès est l'Assyrie. Celui de Vofhi est au Thibet.

s'étendre comme de longues et minces tentacules de nuance violette qui recouvraient des filaments sensitifs de teinte carmin, et ces filaments semblaient sortir de leur enveloppe et y rentrer alternativement avec la rapidité de la langue barbelée du serpent irrité. J'observai aussi qu'à chaque sortie d'un certain groupe de ces filaments les tentacules de couleur violet sombre qui les enveloppaient se rapprochaient toujours de l'endroit où je me tenais. Je voyais en même temps Mahuiael dans l'attitude de quelqu'un qui lutte de toutes ses forces pour la victoire.

Ne sachant, cependant, que faire, parce que je ne connaissais rien des conditions où je me trouvais, je restais immobile en unissant mon désir et ma volonté aux siens. Bienheureux celui qui trouve quelqu'un à la volonté et au désir de qui il puisse unir librement et en toute confiance sa volonté et son désir, car, par nature, l'homme est porté à la vénération, et il révère celui à qui son ignorance peut se fier.

Au bout de quelque temps, Mahuiael se mit en mouvement vers la direction d'où j'étais venu et, sur un signe de sa part, je partis devant lui ; nous arrivâmes ainsi ensemble à l'endroit où je l'avais rencontré tout d'abord, ou, pour mieux dire, à l'endroit où javais perçu l'enveloppe de puissance dont il était revêtu. Communiquant alors avec moi sans bruit de paroles, il me dit : « Je vais me reposer et passer de sommeil en sommeil, ô Attanée Oannès ; regardez en avant et veillez ; si les choses arrivent comme elles le doivent, vous verrez dans quelque temps comme un rayon de lumière claire dans lequel de fines lignes de bleu sont enveloppées de cramoisi, ce qui lui donne une teinte violette. Sur ce rayon, qui sera pour vous comme un chemin, vous pourrez traverser la région de l'adversaire dans ses trois degrés les plus matériels et arriver ainsi à la demeure de Kahi, qui se trouve sur les confins du degré le plus raréfié, c'est-à-dire entre le troisième et le quatrième degré de l'état nerveux. Le quatrième degré, qui est le plus raréfié de cet état, n'est pas sous l'empire des êtres hostiles ; il est ce lieu de repos des libres intelligences qui furent rejetées par leurs semblables, de leurs émanations et de leurs formations. Ici aussi, *Brah-Aoual* (1) se reposa long-

(1) Brah-Aoual est le nom que la première émanation de l'Attribut de la Cause Cosmique a reçu après qu'ayant été rejeté dans la matière moléculaire, il a commencé à la faire évoluer en harmonie (voir la Conférence de ce jour pour plus de détails sur son compte).

temps avant de descendre au-dessous des grandes Vashas (1) dans la matérialité moléculaire la moins évoluée pour l'imprégner de ses forces avant que Doh ne la pût occuper.

« Mais quand vous traverserez ce quatrième degré de l'état nerveux, prenez bien garde au conseil que je vais vous donner avant que vous ne vous mettiez en route : La clarté du soleil est chose glorieuse ; l'aube du soleil levant qui annonce la splendeur du midi est digne de tous nos souhaits, et cependant ce même éclat peut aveugler celui qui sort des ténèbres d'une grotte souterraine ; dans l'équilibre, en effet, tout est graduel ; il n'y a que le déséquilibre qui se plaise aux brusques oppositions ; le sage ne précipite donc rien, même quand il a pour but la connaissance. »

Alors Mahuiael cessa de me parler et je vis qu'il passait de sommeil en sommeil. Selon son désir, je veillai et j'attendis. L'attente fut si longue qu'il me devint difficile de continuer à veiller ; je me sentais entouré graduellement et presque imperceptiblement d'un léger brouillard violet, et à mesure qu'il s'approchait je me sentais envahir par un assoupissement croissant ; tout ce qui m'entourait se transformait en mirages changeants ; les scènes de ma vie terrestre passée défilaient comme en un miroir ; je revoyais ceux que j'avais le plus aimés et estimés, sauf Ma-Vasha qui était comme une partie de moi-même ; ils se mouvaient, parlaient, vivaient devant moi ; il me fallait un effort immense de volonté pour réussir à me tenir en pleine conscience, à rester éveillé et attentif.

Enfin, à mon grand soulagement, je vis le rayon violet s'approcher de la direction vers laquelle je désirais si ardemment m'avancer ; c'était comme un chemin de lumière qui s'allongeait de plus en plus jusqu'à ce qu'il touchât l'enveloppe violette dans laquelle Mahuiael reposait ; et là il resta immobile. Alors, comme par un chemin couvert et ombragé, ou comme par une sorte de tunnel, je pus, caché et protégé, achever de traverser sans m'arrêter, les vastes régions usurpées par l'Hostile. Combien de temps dura cette traversée ? je ne le sais ; je ne voyais rien qu'une légère clarté dans la demi-ombre, semblant annoncer le matin ; mais rien ne pouvait m'indiquer la durée de cette ombre et de cette lueur.

Enfin, j'émergeai dans un endroit rappelant sous plusieurs rapports ce que je connaissais par mes lectures ou les descriptions des voyants et des sensitifs. C'était là que j'avais

(1) Les Vashas sont les parties éthérées de l'atmosphère terrestre.

espéré me trouver après la séparation du corps nervo-physique. C'était comme un océan sans limites dont les eaux calmes étaient teintées de carmin, semblable à la lumière du soleil couchant ; seulement on ne voyait aucun soleil se coucher. Dans le lointain il me semblait apercevoir un palais magnifique d'une demi-transparence, et de la même teinte carmin clair que l'Océan, comme s'il en recevait les reflets. Je me tenais debout au bord de l'immensité des flots, baignant mes pieds dans cette eau pure, claire, odorante et rafraîchissante. En levant les yeux je m'aperçus que ces eaux et tout l'horizon étaient couverts d'un brouillard qui, lui aussi, semblait réfléchir la teinte chaude de l'Océan ; mais aucune scène terrestre ne pouvait se comparer à ce brouillard. Des êtres à forme humaine s'y reposaient ou y flottaient, tandis que tantôt il se rapprochait des eaux, tantôt il se retirait et toute trace des êtres se perdait dans son sein. Il y avait des êtres semblables dans les eaux mêmes, et je les voyais, maintenant, apparaître à leur surface, s'y reposer, y circuler, puis rentrer dans leur profondeur qui me paraissait mystérieuse et insondable.

Je devinai que ces êtres à la similitude de l'homme étaient les formations des intelligences libres rejetées du milieu de leurs semblables ; elles habitent là, aux confins de la demeure des libres intelligences, qui est le degré le plus raréfié de l'être nerveux ; elles y ont été produites afin qu'aucune matérialité suffisamment évoluée pour recevoir de semblables formations ne restât inutilisée pour la forme individuelle.

Mon intuition fut confirmée lorsqu'en observant plus attentivement mon entourage je m'aperçus que ces formations plus ou moins intelligentes étaient répandues en une infinie variété dans les eaux et dans les brouillards qui les environnaient. Ce qui m'intéressa tout de suite et me charmait en elles, ce fut leur beauté exquise ; l'observation attentive me montra qu'elle était accompagnée d'une perfection d'adaptabilité telle que par l'effet de leur seule existence, elles jouissaient du bien-être et du bonheur aussi sûrement et aussi naturellement que les formations individuelles terrestres sont condamnées, par naissance, à être malheureuses, mécontentes et souffrantes. Ici tout progressait naturellement ; aucune lutte furieuse et terrible pour la vie ; point d'existence nuisible ; ni haine ni envie défigurant l'évolution universelle.

Tandis que je contemplais la scène qui m'était ainsi révélée, je vis s'approcher un être à la similitude de l'homme, flottant sur les eaux dont le carmin se reflétait sur ses cheveux

 

dorés et teintait son auréole lumineuse. Il s'arrêta près de moi, silencieux, étendu sur les eaux.

— « Ai-je bien deviné, lui dis-je ? Vous, et les autres comme vous, semblables à l'Homme, n'êtes-vous pas les formations des intelligences libres dont aucun hostile n'a eu le pouvoir de défigurer l'œuvre glorieuse et parfaite ? »

Et d'une voix douce, claire, mélodieuse comme les sons de la harpe sous les doigts d'un maitre, il répondit :

— « Vous avez deviné juste. Nous sommes ceux qui demeurent aux confins du royaume usurpé par Doh, et aussi aux limites de la région habitée par les Intelligences libres qui furent rejetées.

« Au milieu de nous se trouve le palais de Kahi et de Kahie ; ils y demeurent lorsqu'ils quittent la terre pour quelque temps et viennent regagner de la force et de la vitalité. Elles leur sont bien nécessaires pour supporter avec patience les luttes, les souffrances, dont est remplie chacune de ces réincarnations où ils vont ouvrir à leur race des perspectives nouvelles dans le pathétisme, la spiritualité, l'intellectualité, le psychisme, le monde nerveux et le nervo-physique. Il semble alors qu'ils soulèvent un de ces voiles qui cachent aux enfants de la terre le chemin vers la connaissance et la vitalité au teint d'émeraude, au centre de laquelle se trouve la perpétuité de la vie. » (1).

J'allai alors vers celui qui m'avait ainsi répondu et nous avançâmes ensemble à travers les eaux brillantes. Les formes que je voyais étaient si belles, si ravissantes ; les mélodies, les harmonies de tout ce qui avait une voix étaient tellement douces que pendant fort longtemps je me tins en silence de peur que le son de ma voix ne jetât quelque discordance parmi ces harmonies si parfaites.

Quand j'eus franchi avec mon compagnon à peu près la moitié du chemin qui s'étendait entre l'endroit où j'avais émergé et le palais transparent, je vis, à travers les grandes profondeurs, comme une vaste sphère avec ses forêts, ses océans, ses fleuves et ses rivières ; elle n'était habitée que par ceux qui avaient l'apparence humaine.

---

(1) En se reportant à la page 70 ci-dessus, on verra qu'avant d'atteindre la région de la vitalité, qui est dans les éthérismes, l'homme doit, par son développement intérieur, savoir s'élever d'abord aux régions de la mentalité, de l'intelligence en forme et de l'intelligence libre. C'est par l'intelligence équilibrée, du reste, par les facultés passives (régions de l'essence et de l'esprit) que l'on atteint aux sources de la vitalité et de l'immortalité.

On sait que, d'après la doctrine Cosmique, la réincarnation n'est pas la règle commune ; elle n'appartient guère qu'aux guides de l'humanité qui reviennent périodiquement la seconder.

Devinant ma crainte de rompre les harmonies par le son de ma voix, mon compagnon me dit :

— « Parlez librement, car chez ceux que nous recevons, tout est beau, forme ou son, tout est parfait pour chacun de leur sens, tout est la réalisation de leur conception idéale. »

Tandis qu'il parlait ainsi, je vis, juste au dessous de la surface des eaux, comme dans un petit cristal, une image réfléchie où je me reconnus moi-même, mais tellement embelli et glorifié que, dans ma joie enthousiaste, je m'écriai : « Que ce lieu est beau ; quelle félicité d'y vivre ! » et quand je proférai ces paroles le son de ma voix surpassa en mélodie tous les sons de mon entourage. En même temps, chaque mouvement faisait exhaler des eaux et du brouillard des parfums exquis ; le contact même des flots quand j'y posais les pieds, ou du brouillard quand j'y pénétrais était délicieux.

— « Mais, demandai-je, quelle est encore cette sphère que j'aperçois dans la profondeur des eaux, plus belle que tout ce que j'ai jamais conçu de plus idéal en imagination ? »

— C'est, me fut-il répondu, une image de la sphère d'où Kahi et Kahie furent rejetés en dernier lieu, telle qu'elle était lorsque Kahi, non encore divisé, eut évolué toutes les formations à sa propre similitude. Ce fut cette perfection qui éveilla la jalousie et l'envie de Doh.

Nos formateurs façonnèrent cette sphère la première fois qu'ils vinrent ici après avoir perdu l'état d'être nervo-physique ; la profondeur où ils la placèrent lui donne un aspect de perfection bien plus grande du palais de Kahi que d'ici où vous la voyez. Kahi a agi ainsi afin que la vue de cette perfection, jointe à la certitude que celle de ses œuvres passées est comme la nuit est au jour en comparaison de la gloire et de la beauté des développements futurs, le repose de ses fatigues et le console comme l'éclat de l'étoile du soir et du matin dans une nuit sans lune.

Ici vous ne voyez cette sphère que troublée par l'opacité des eaux, mais du lieu de repos de Kahi et de Kahie elle apparait dans toute sa splendeur.

— Un peu après je demandai encore : « Me sera-t-il bien permis d'être reçu au palais de Kahi et le verrais-je lui-même face à face ? »

— « Pas à présent, répondit mon compagnon, parce que c'est l'époque de son repos, mais peut-être serez-vous reçu si vous revenez. »

— « Si je reviens, objectai-je ; qui peut donc empêcher mon retour ici ? Il n'y a rien d'hostile entre ce lieu et l'état mental qui sera, au moins pour cette fois, la limite de mon voyage. »

— « Personne ne peut vous empêcher de revenir si vous le voulez, vous êtes libre. »

Alors, je me souvins des paroles de Mahuiael : il m'avait recommandé, avant d'entrer dans le quatrième degré de l'état nerveux, de faire grande attention au conseil que je recevrais et de me le rappeler avant d'entrer ; étonné, je gardais donc le silence et méditais profondément.

Nous arrivâmes ainsi sans mot dire aux portes extérieures du palais de Kahi. Mon compagnon me dit alors :

« Quatre portes conduisent au palais de Kahi ; un signe est au dessus de chacune et la porte s'ouvre pour celui qui peut interpréter ce signe. Chacun de ces signes symboliques est d'ailleurs comme un voile pour le suivant ; celui qui, par l'interprétation, peut soulever ce voile, a la faculté de pénétrer dans la deuxième ou la troisième cour, tandis que celui qui ne sait que lire seulement, sans le dévoiler, le signe symbolique, n'a accès que dans la cour extérieure ».

Et il ajouta : « Maintenant je retourne au lieu d'où je suis venu ; c'est quelqu'un du palais qui va vous guider ».

Je fis mes adieux à mon compagnon avec regret, car sa puissance me charmait.

## LES QUATRE PORTES DU PALAIS DE KAHI

Tandis que mon compagnon s'en allait à travers les eaux carminées, je me tenais debout devant la porte du palais, et en levant les yeux, j'y vis comme tracé en lumière saphirine claire un signe symbolique. Je m'étendis au seuil de la porte, sur les eaux qui en léchaient la marche et je me mis à méditer sur le symbolisme du signe.

De la méditation je passai à la contemplation (1), puis après quelque temps, je me levai et frappai à la porte d'abord avec ma main droite, puis de la main gauche, mais personne ne répondit. Alors je dis :

*Le signe est le symbole de l'*UNITÉ. *Il n'y a qu'une loi, la loi de* CHARITÉ *; la Charité avec laquelle la* JUSTICE *est une en dualité d'être.*

(1) La pratique cosmique est équilibrée comme doit l'être le Cosmos La méditation qui est intellectuelle doit donc y être toujours suivie de la contemplation qui est psychique. Il faut toujours s'assurer que ce que l'on juge Vrai est aussi Beau, ces vertus devant être inséparables.

*Il n'y a qu'un déséquilibre ou désordre : la violation de la loi de Charité.*

Rien n'annonça que personne eût entendu mes paroles. Alors, après quelque temps, je dis encore :

*La Personnalité divine est une* (1). *Du règne de l'Homme dépendent la suprématie et l'infinitude de l'Unité divine.*

Alors. la porte s'ouvrit comme d'elle-même, car je ne vis personne. Je montai la marche, j'entrai et j'avançai de plain-pied jusqu'à la seconde porte au-dessus de laquelle se trouvait un signe symbolique tracé en une lumière douce, semblable à la couleur de la topaze rose.

Je m'étendis au pied de la marche de ce portail et je me mis à méditer ; puis je passai de la méditation à la contemplation et je me levai. Mais, cette fois, je ne frappai pas à la porte ; me tenant en face, je dis seulement :

*Ce signe symbolise la dualité. La victoire n'est que dans l'équilibre de la dualité d'être* (2).

Rien n'annonça que mes paroles eussent été entendues. Alors je parlai une seconde fois :

*Toute manifestation de l'Unique Impersonnalité est duelle* (3).

Alors la deuxième porte s'ouvrit, j'en montai la marche et j'entrai ; j'avançai de plain-pied jusqu'à la marche de la troisième porte, et levant les yeux, je vis un signe tracé en caractères lumineux de couleur carmin clair semblable à celle des eaux que j'avais traversées, ces belles eaux qui baignaient la porte extérieure du palais. Je m'étendis au pied de la marche de la troisième porte pour méditer, et de la méditation je passai à la contemplation. Ensuite je me levai et, me tenant devant la porte, je dis :

*Ce signe est le symbole de la Trinité : Intelligence, Conception et Manifestation. C'est la Trinité, dont toute formation, tout être individuel est formé ou engendré.*

Alors la troisième porte s'ouvrit et, montant la marche, j'entrai. M'avançant de plain-pied, j'arrivai à la quatrième porte d'entrée ; comme auparavant, je m'étendis au pied de

---

(1) Il faut se reporter ici à ce qui est dit dans la conférence de ce jour sur l'*Impersonnalité divine*. La Cause sans Cause est impersonnelle par essence, mais le Cosmos, qui est sa réalisation, est personnel pour nous, c'est-à-dire limité et dans le relatif. La *Personnalité divine* signifie donc le Cosmos, en tant que réalisation par le relatif de l'Impersonnel Absolu. — Cette personnalité, s'il faut le répéter encore, est, d'après la doctrine cosmique, accomplie par l'*Homme* ; elle n'a donc sa plénitude qu'avec la perfection de l'Homme.

(2) On se rappelle que l'expression *dualité d'être* exprime toujours l'union harmonique de l'actif et du passif dans un amour réciproque.

(3) C'est-à-dire duelle en ses éléments, non dans son ensemble ; cette affirmation n'est donc pas en contradiction avec la première sentence ; leur conformité va, du reste, s'affirmer par la troisième.

la marche pour méditer, et je passai de la méditation à la contemplation. Ensuite je me levai et, me tenant devant la porte, je dis :

*Ce signe symbolise le nombre quatre :* SINCÉRITÉ, HUMILITÉ, COURAGE *et* PERSÉVÉRANCE *sont les quatre piliers fixés sur la base de la* CHARITÉ, *sur lesquels repose le dôme de la* CONNAISSANCE *qui renferme le trésor de la* SAGESSE.

*Les Alphaïsmes, les Puthétismes, les Ethérismes et les Matérialismes (dont chacun est septenaire ou multiple de sept) forment, dans leur intégrité, l'enveloppement de l'Unique Impénétrable et Indivisible.* (1).

Alors, la quatrième porte s'ouvrit et, montant la marche qui s'étend devant la porte, j'entrai et je me trouvai dans une vaste cour de forme carrée au milieu de laquelle s'élevait une fontaine. Le bassin en avait quatre côtés égaux et les eaux avaient la teinte carminée de celles que j'avais traversées ; leur lumière colorait toute la cour. Je vis là un être d'apparence humaine qui se tenait à droite du bassin rempli d'eau jusqu'au bord, et à mon approche il me dit : « Pourquoi désirez-vous entrer au Palais ? »

— Je répondis : « Pour recevoir conseil avant d'entrer dans le quatrième degré de l'état nerveux, ainsi que me l'a recommandé Mahuaïel. »

— « Passez, me fut-il répondu, pour l'amour de lui et pour l'amour de vous-même. »

Je passai ainsi dans la seconde cour. La forme en était celle d'une étoile à six pointes que l'on obtiendrait en partageant un carré en deux par une diagonale et superposant symétriquement les deux parties, leurs pointes étant opposées deux à deux, de façon à figurer six pointes égales (2).

Chacune de ces six pointes triangulaires est une cour distincte : dans celle centrale, de forme hexagonale allongée, il y avait six lumières jaunes ; un être de forme humaine y était étendu en repos. A mon arrivée il me dit :

— « Savez-vous la signification de ce signe ? »

Il me montrait en même temps un symbole tracé en lumière de la couleur du sang artériel vivant. J'inclinai la tête en signe d'affirmation et il me dit :

— « Gardez secret ce que vous savez ; c'est violer la loi de charité que de lever les voiles sans en être prié, car cela pourrait faire du mal : Indiquez plutôt le chemin vers le

(1) Comparer avec l'analyse donnée page 68 ci-dessus et suivantes. Il s'y ajoute seulement ici l'*Alphaïsme* qui correspond au voile des Nucleolinus.

(2) La figure de cette étoile allongée est celle qui figure en tête de la présente Revue.

 

dôme de la Connaissance qui recèle le trésor de la Sagesse, et laissez chaque voyageur lever voile après voile de sa propre main. »

Ensuite il me demanda — : Pourquoi désirez-vous pénétrer dans le palais ? — Et je répondis de même façon que j'avais répondu à celui qui se tenait près de la fontaine, après quoi il ajouta : « Passez en avant pour l'amour de lui et de vous-même aussi. »

Ainsi j'entrai dans la troisième cour qui était d'une forme singulière : en son milieu se trouve une cour circulaire entourée, à quelque distance de six petites cours semblables qui sont séparées les unes des autres. Autour de chacune des six petites cours se trouvaient six cours plus petites séparées de leur cour centrale et les unes des autres.

En les examinant, je vis que la grande cour circulaire était reliée aux six plus petites qui l'entouraient par une double ligne diamantine d'une finesse et d'une délicatesse extrêmes, et que chacune des six cours secondaires était reliée de même à celles qui l'entouraient. Alors l'être semblable à l'Homme me dit : « Une et six et trente six ; combien sont-elles au total ? » — Je répondis : « leur nombre est quatre fois dix et trois. »

Il demanda — : « L'une et les six et les trente six sont-elles contemporaines ? »

— « Dans l'essence, l'un et les six et les trente-six, qui en tout sont quatre fois dix et trois, sont co-éternels, mais, en forme individuelle, les six autour de l'un sont contemporains et les multiples dont ces six sont le centre sont contemporains. »

Il demanda — : « Savez-vous, Attanée Oannès, le symbolisme de ce que vous voyez ? »

Et comme je répondis par un signe de tête affirmatif, il mit l'index de la main droite sur ses lèvres (1) et dit :

— « Pourquoi donc désirez-vous entrer dans le palais ? » Je répondis comme précédemment et il répliqua comme il m'avait été dit précédemment : « Passez, pour l'amour de Mahuaïel, et pour l'amour de vous-même aussi. »

J'entrai donc dans la quatrième cour, qui était un vaste cercle de lumière dorée, entouré d'une lumière semblable à celle de l'émeraude. Il n'y avait personne dans cette cour ; je la traversai en silence et en passant pour la seconde fois

(1) Nous respecterons ici ce mystère. Les principes exprimés par ces symboles et particulièrement ceux des Nombres sont beaucoup trop abstraits et difficiles pour pouvoir être exposés ou même indiqués brièvement dans ces notes élémentaires.

dans la zone de couleur émeraude je me sentis fortifié pour ainsi dire jusqu'à l'exubérance par suite de l'abondance de vitalité. (1)

En sortant de la quatrième cour, je me trouvait tout à coup dans une brume douce, argentée et du milieu de cette brume sortit une voix qui me dit :

— « Pourquoi êtes-vous ici, ô Attanée Oannès ? »

— « Je répondis : « J'attends des conseils. »

— « Passez au-delà de ce voile et, pour l'amour de celui qui vous envoie, comme pour l'amour de vous-même, vous recevrez le conseil que vous attendez. »

Je traversai dans la brume de couleur argentée et je me trouvai dans une clarté saphirine qui paraissait lumineuse en elle-même ; au milieu il y avait un petit nuage cramoisi.

Alors j'éprouvai un sentiment de vénération profonde, et tandis que je me tenais debout, silencieux, une voix faible et douce sortit du petit nuage cramoisi et me dit :

— « Enfant de la terre, héritier des sphères matérielles, votre œuvre et votre lieu de repos sont sur la terre qui est votre héritage et votre demeure.

Tout ce qu'ont les habitants des états et degrés d'être les plus raréfiés, vous l'avez aussi à l'état latent ou développé, et vous avez en plus ce qu'ils n'ont pas : l'enveloppement le plus matériel, qui vous fait Homme. De la restitution de votre perfection, c'est-à-dire du recouvrement du véritable corps physique dont vous avez été dépouillé, dépendent votre victoire sur l'Etre hostile, votre connaissance complète de la terre et de l'homme et, avec elles, la Suprématie et l'Infinitude de l'Unique Impénétrable, l'Unique Indivisible dont vous êtes le lieu de repos. »

— Et le conseil ? — demandai-je.

— « Concentrez en foyer sur la terre, le désir et la volonté de tout votre être et ne souffrez que rien vous en détache.

« Souvenez-vous que vous êtes, non pas de la race d'*Aoual*, le très Beau, celui qui, en tout état d'être, perfectionne et évolue la partie sentimentale de l'Ame, mais bien de celle d'*Aba* qui n'est qu'un avec Kahi, de même que Kahi n'est qu'un avec Elohim, d'Aba, le fort dans la vie droite, le puissant pour résister aux sens ». (2)

Le son de la voix cessa ; le petit nuage cramoisi s'évanouit et je me reposai du sommeil de l'Avasha dans la pleine gloire

---

(1) Le lecteur aura remarqué déjà le symbolisme des couleurs indiquées ici ; il a été donné précédemment, page 133 ci-dessus.

(2) Pour la distinction et l'origine de ces deux races voir la conférence de ce jour, page 195 ci-dessus.

 

de la splendeur saphirine. Combien de temps dura mon repos ? je ne le sais, mais ce que je sais c'est que, lorsque je m'éveillai, je me trouvai étendu sur les eaux calmes qui m'avaient emporté bien au-delà du palais ; je le voyais maintenant dans le lointain.

Me levant pour regarder en avant, j'aperçus un horizon lumineux de teinte violet clair, qui était comme semé de brillants de saphir aux feux éclatants comme des éclairs ; ils étincelaient comme les étoiles qui luisent sur la terre dans une nuit sans nuage, mais avec un éclat mille fois plus grand que le leur. Le spectacle en était si glorieux et le charme m'en paraissait si puissant que je m'allongeai de nouveau sur les eaux, et pendant un moment je perdis la conscience de tout ce qui m'entourait aussi bien que la mémoire du passé. Il me semblait que rien n'existait que moi-même et le brillant horizon vers lequel je voyageais.

Mais, comme je m'étais toujours accoutumé à me guider par la raison plutôt que par la sensation, par un puissant effort de volonté, je concentrai mes pensées sur la terre que j'avais quittée et sur Celle que j'aimais le mieux, sur Celle qui avait été une avec moi. Alors je me souvins des paroles qui m'avaient été dites du milieu du petit nuage cramoisi et j'appréciai en partie toute la valeur de leur conseil.

Je me levai donc et, me tenant debout, je passai avec calme et plein de volonté à travers les eaux tranquilles sans me laisser emporter en avant, voyageant dans ma propre force, comme un être en qui repose la divine impersonnalité et qui, par conséquent, a le droit d'être libre. Et je ne cessai de concentrer mon intelligence sur un seul point, comme sur un foyer, à savoir que mon voyage était entrepris uniquement pour le bien de la Terre et de l'Homme.

J'approchai ainsi de l'horizon glorieux, plein d'admiration et d'espérance, mais calme et maître de moi-même, fort dans la voie droite et puissant pour résister aux sens.

Petit à petit, je perçus le son d'une douce musique que je pouvais à peine entendre, mais à mesure que je voyageais, elle se rapprochait de plus en plus. Ce son ne ressemblait à rien de ce que j'avais entendu jusqu'ici. C'était comme un mélange de mélodie et d'harmonie suave, sur lequel dominait un rythme mesuré qui s'élevait puis s'évanouissait comme fait le vent au temps de l'orage.

En m'approchant je distinguai les reprises de la mélodie, de l'harmonie et du rythme, comme celles d'un écho plusieurs fois répété ; la mélodie et l'harmonie m'extasiaient ; le rythme me berçait mollement, de sorte qu'il me fallut toute la puissance de la volonté pour continuer ma route comme si rien ne m'attirait.

Alors j'éprouvai comme une lutte entre le désir et la volonté ; tout mon désir était de m'allonger sur les eaux qui maintenant passaient rapidement du carmin à un violet rose semblable à ce qui m'apparaissait comme l'horizon ; et ces eaux me berçaient doucement, m'emportant vers l'endroit d'où sortaient les sons ravissants. Mais ma volonté était fixée sur l'accomplissement de mon œuvre, sur le but auquel j'étais déterminé à arriver, savoir : la limite la plus éloignée de l'état d'être mental.

Et la volonté prévalut, par un puissant effort, sur le désir, de sorte que je traversai, sans m'arrêter même pour un moment, l'endroit d'où s'élevaient les sons glorieux. En y passant, je vis, à une grande profondeur, sous les eaux claires au teint violet, une sphère sous Vasha, sur laquelle s'éveillaient à la vie des formes minimes et simples, d'une grâce, d'une beauté exquises, tandis que la sphère tournait lentement comme sur son propre axe ou par le mouvement de son support. Je contemplais l'évolution graduelle de ces êtres minimes, dans leurs formes innombrables et variées, quand un homme d'une beauté surhumaine se dressa devant moi. Alors la signification des rythmes cadencés me devint claire ; je compris que sur cette sphère sous Vasha était conservé le souvenir de l'œuvre d'Aoual, au temps où il infusait ses forces pathétique, spirituelle, intellectuelle et vitale dans la matière de l'Azerte la moins évoluée pour en tirer les formations les plus inférieures, début de sa puissante œuvre d'évolution.

Charmé par l'image de l'homme évolué que j'avais vue, je dis mentalement : « De qui est-il la représentation ? » Alors le rythme, moelleux, doux et cadencé, répondit : « Puisque la beauté de cet homme surpasse toute beauté, il doit nécessairement être l'image d'Aoual ou la Première émanation.

De même qu'Elohim a façonné Kahi à sa propre similitude, de force et de majesté suprêmes ; de même Aoual a évolué à sa propre similitude, ses formations dont il a été la première vie. »

Je continuai ensuite ma route silencieux et pensif, et peu à peu le doux son de mélodie et d'harmouie glorieuses et le rythme cadencé s'évanouirent, jusqu'à ce que je ne les entendisse plus. *(à suivre)*.

TROISIÈME PARTIE

LITTÉRAIRE

# LES VISIONS D'AMEN

*(Fin).*

---

## QUATRIÈME RÊVE

### LA PYTHONISSE

La nuit suivante, le génie fit encore ses passes et m'endormit. Cette fois, je ne descendais pas ; j'étais emporté dans un nuage bleu au-dessus des mers, non sur mon bon cheval, mais sur un python gigantesque. Quand nous fûmes sur le rivage, le monstre me dit :

— Savez-vous qui je suis et où je vous mène ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Je suis un python archibiosis de formation miraculeuse.

— Vous m'intéressez extrêmement ; racontez-moi donc votre histoire, je vous prie.

— Ecoutez donc : Il y avait autrefois un grand roi qui se consacrait entièrement à l'amélioration de son pays et à l'éducation de son peuple. Son beau royaume était environné de montagnes ; les habitants en étaient paisibles, justes et charitables. Ils s'adonnaient à la culture du blé et à l'élevage de nombreux troupeaux dans leurs paturages. Ils adoraient Pan, le dieu de la nature, qui leur avait enseigné l'art de la musique où ils excellaient. C'était le peuple le plus ancien et le plus intelligent aussi ; ils descendaient d'un mortel qui

avait escaladé le ciel pour y prendre la lumière et la vie et les leur donner; aussi faisaient-ils tous leurs efforts pour être dignes de leur grand ancêtre.

Leurs progrès excitèrent la jalousie et la colère du Dieu qui avait déjà torturé ce grand ancêtre, aussi disait-il à son entourage : « Descendons pour détruire ce roi et ses fils. » Ils descendirent, en effet, tuèrent le roi et ses fils, à l'exception d'ún seul, et déshonorèrent sa fille. Mais, redoutant la jalousie de sa déesse, le roi changea sa victime en bête sauvage. Ensuite il détruisit tous les habitants du pays à l'exception d'un homme et d'une femme ; cette destruction se fit, non par le feu de l'éclair, mais par un déluge qui dura neuf jours et neuf nuits.

Quand les eaux se retirèrent, elles laissèrent à découvert une grande quantité de limon. C'est de ce limon que je suis né. Pendant longtemps je fus le seul habitant des plaines et des montagnes ; enfin, quelques descendants du fils du roi qui avait échappé à la mort vinrent avec leurs familles dans les montagnes. C'étaient des gens d'une grande distinction. Ils construisirent une petite cité sur le flanc d'une montagne où coule le ruisseau de Castalie, entre les pics de deux rochers jumaux.

— Mais alors, observai-je, vous êtes le Python tué par Apollon ; comment pouvez-vous donc maintenant m'emporter au-delà des mers ?

— Il est bien clair que ce n'est pas votre corps que j'emporte vers le Mont Parnasse ; il est resté, lui, dans votre lit, sur les pentes de l'Atlas. Nous sommes l'un et l'autre dans l'état de corps nerveux. Un homme de votre valeur doit savoir que ce n'est pas dans l'état physique que l'on voyage au-dessus des mers sur le dos d'un python.

— C'est vrai ! Maintenant dites-moi donc où vous m'emportez ?

— A Delphes. Apollon fut si fier d'être plus fort que moi qu'il prit ce lieu pour centre du monde (1). Il persuada à son père d'envoyer deux de ses aigles dans une direction

(1) Les anciens considéraient Delphes comme une ville sacrée et la nommaient le centre de la terre, *umbilicus terræ*

différente; ils se rencontrèrent à Delphes. Les peuples élevèrent un temple magnifique en l'honneur de mon vainqueur et instituèrent des jeux qui portent mon nom; ils portent le nom de jeux *pythiques*, et, de même les sensitives qui sont prétendues servir de médium à Apollon sont nommées *pythies*.

— Et c'est à ce temple que vous allez me conduire? dis-je avec feu.

— Oui. Parmi les formes de gouvernement que vous avez l'intention d'étudier, vous n'avez pas compris l'*Oligarchie* ; c'est pour cela que, au lieu de vous conduire chez les habitants primitifs de la côte, je vous emporte directement vers l'oracle de Delphes où vous allez pouvoir étudier le rôle des dieux dans le drame de l'Humanité.

Je ne pus retenir un cri de joie. Quoi! fouler les cours magnifiques du temple classique ; m'entretenir peut-être avec une Pythie ; voir de mes propres yeux la hauteur sacrée !

Le cri que je poussai m'éveilla et je m'empressai de boire ce qu'Ali m'offrait.

— Dites-lui de rester, m'écriai-je, ne le laissez pas partir.

— Qui ? quoi ? demanda Ali ; je ne vous comprends pas !

— Qui ? Mais le Python d'Apollon, sans doute, qui va me conduire à l'oracle de Delphes. Ne le laissez point partir ; me voilà prêt.

— Mon pauvre maitre ! gémit Ali en replaçant ma tête sur les oreillers.

— Pauvre ! m'écriai-je, moi pauvre ! moi le seul homme de mon temps qui ait été conduit par le python à l'oracle merveilleux et célèbre de Delphes. Mais, qui ne souhaiterait d'être à ma place ?

Cependant, le Génie se tenait devant moi, calme et grave.

— Ne vous exaltez pas trop, me dit-il, Amen Ben Azert, Ben Ma, Ben Ra. Il y avait autrefois des individus pour qui le passé et l'avenir n'étaient qu'un présent éternel.

Qui sait sait s'ils ne sont pas encore cachés quelque part sur terre ? Mais pour le moment, allons à la montagne classique, il est plus sage de jouir de ce que l'on a que de désirer en vain ce qu'il n'est pas en notre pouvoir d'acquérir.

Alors il me fit des passes comme avant et m'endormit.

## LA PYTHIE

Il est bien beau l'amphithéâtre des rochers escarpés sur lesquels tombent les rayons du soleil de midi et au pied desquels s'étale la célèbre Delphes. Elles sont bien belles les pentes du Mont Parnasse, revêtues de hauts pins, depuis leur base où fleurissent l'olivier, le myrte et le laurier, jusqu'à leur sommet blanchi de neiges éternelles.

Solitaire, car le public n'ose s'approcher de la montagne, j'errais ça et là comme dans un rêve extatique réveillant tous les souvenirs du passé : Voici le vallon où Apollon enseignait la musique ; voilà la grotte Corycienne où ses disciples exerçaient leurs arts variés ; là-bas, au-dessus de Delphes, le ruisseau de Castalie sépare les deux pics jumeaux Nauplia et Hyamplia : Les eaux y jaillissent des hauteurs rocheuses en cascades qui resplendissent à la lumière dorée du soleil couchant. L'air est imprégné du parfum des fleurs du myrte et du laurier et au-dessus des oliviers majestueux, la terre se couvre de blanches fleurs crucifères. Ici, parmi la verdure, se dressent de splendides statues, chefs-d'œuvre de l'art grec ; là, parmi les myrtes touffus, s'élèvent des sanctuaires.

Lentement, absorbé dans mes pensées, je suivais le chemin qui mène vers le Nord-Ouest de la ville, là où s'élevait le magnifique temple d'Apollon avec sa façade de marbre de Paros. A peine y étais-je entré que je me sentis attiré vers le centre où se trouvait une étroite ouverture ; en m'y penchant, je perçus une odeur étrange, enivrante. Comme j'étais en état de corps nerveux, elle ne produisit pas sur moi d'effet grave ; j'éprouvai seulement de la somnolence, et dans cet état, je me trouvai, non plus au centre du temple, mais dans un sanctuaire en marbre blanc, à un jet de pierre du temple, vers l'Est.

Là étaient assis deux prêtres d'Apollon qui semblaient s'entretenir très-sérieusement. L'un d'eux était un homme

aux cheveux blancs, ayant dépassé la moyenne de la vie ; il avait les sourcils noirs et épais et le visage d'un oiseau de proie. L'autre, qui semblait âgé de vingt-sept à vingt-huit ans, était d'une perfection de forme et de figure que je n'avais jamais vue jusqu'alors, ailleurs que dans la statue de l'Apollon du Belvédère.

— Je vous ai fait appeler, Amado, disait le plus âgé, parce que j'ai besoin de votre aide.

Amado s'inclina.

— Nous avons reçu aujourd'hui d'importantes nouvelles : Amasis, le roi d'Egypte, notre généreux bienfaiteur, arrive cette nuit et, demain au lever du soleil, il se peut qu'il consulte l'oracle.

Amado s'inclina de nouveau.

— Tout ce qui peut rehausser la solennité et l'éclat de la scène est déjà prêt. L'archiprêtre trouve qu'il n'y manque plus qu'une chose : Une Pythie digne de l'entourage qui lui est préparé.

— Nous ne manquons pas, répondit Amado avec indifférence, de sensitives qui fassent connaître à leur manière la volonté de notre Dieu, et qui répètent ses paroles.

— Personne ne sait mieux que vous, reprit le vieux prêtre, que les sensitives deviennent de plus en plus rares ; nous avons beau envoyer partout des émissaires, à travers le monde, pour en trouver et nous en amener à tout prix, nous ne pouvons réussir. Nous sommes donc obligés de prendre la première venue ; nous la plaçons sur la crevasse qui est au milieu du temple ; si elle n'est pas à la hauteur de sa tâche — c'est ce qui arrive de plus en plus, — nous faisons dégager la vapeur enivrante qui l'excite et l'affole simplement. Les réponses ainsi inspirées nous les recueillons, nous les traduisons en poèmes rythmés qui sont ensuite appris par cœur et servent de réponses aux questions qu'on nous pose. Cette méthode satisfait le plus souvent les consultants et nous vaut de riches offrandes.

Mais, avec Amasis, c'est une autre affaire ; en même temps que roi d'Egypte, il est lui-même archiprêtre, fort versé dans la science occulte des écoles de Thèbes ; il ne se contentera pas du délire incohérent de femmes ivres et affolées ; il ne les prendra pas pour de l'inspiration. Il a

entendu parler de nos sensitives telles qu'elles étaient au début ; il s'attendra donc à recevoir des réponses claires, intelligentes, dignes de l'Homme divin.

— Je comprends, dit Amado gravement. Ce n'est pas chose facile que de trouver des sensitives, pas plus qu'il n'est aisé de tromper Amasis. Je suis donc incapable de vous donner un avis.

— Ce n'est pas un Conseil que je vous demande, répliqua le prêtre ; c'est votre aide pratique.

— En quoi puis-je vous servir ?

— Il y a parmi nous une grande sensitive, et une seule.

— Qui voulez-vous dire ?

— La princesse Anatola.

— Vous pourriez aussi bien parler de Diane ; elle est tellement hors de notre portée !

— De la nôtre, peut-être ; mais elle n'est pas aussi loin de la vôtre.

— Je ne vous comprends pas.

— Vous êtes au-dessus du commun, Amado : la nature vous a prodigué ses dons physiques ; le sculpteur vous a choisi pour modèle de la belle statue de notre Dieu. Et cette statue, Anatola l'a achetée, sans doute parce qu'elle y trouvait la réalisation de sa conception, ou quelque concordance avec ses visions d'Apollon dont elle est la fervente adoratrice.

— Où voulez-vous en venir ?

— Je sais où sont situés ses appartements dans le palais princier et j'ai pu obtenir d'y pénétrer. Qui nous empêche de prendre l'attitude et le costume de la statue, de vous entourer la tête d'un nimbe phosphorescent et de vous approcher de sa personne pour lui signifier votre volonté d'avoir à prendre la place de pythie dans le temple, au lever du soleil ?

— D'après tout ce que l'on raconte de la princesse, elle ne se laisserait pas aisément duper. Si j'exécutais votre dessein, il est probable qu'elle appellerait ses gens et que je serais mis à mort, ou tout au moins, si j'y échappais, ignominieusement jeté dehors. Comme elle est plus intellectuelle que passionnelle, si elle pensait avoir une vision d'Apollon, il est probable qu'elle communiquerait avec lui en mentalité.

Quant à ce qui est de se montrer dans le temple, je doute qu'elle se résolve à faire une chose si contraire à ses goûts.

— Je ne partage pas votre avis, répondit l'archiprêtre. Les plus grands du pays ont recherché sa main ; des rois ont déposé leur couronne à ses pieds, et cependant elle a vingt-trois ans et n'est pas mariée ! Pourquoi ? — C'est qu'elle aime passionément un idéal, et cet idéal, c'est notre Dieu.

— Il est possible : qui peut savoir ?

Et si j'encours des chances de mort ou de disgrâce, quelle sera pour moi la récompense ?

— Si votre opinion est juste au lieu de la mienne, et si vous échappez, vous irez ou bon vous semblera, comblé de tout ce qui pourra satisfaire votre ambition ; et elle est grande ! Si, au contraire, j'ai vu juste, si Anatola vous accueille comme Apollon, c'est elle qui sera votre récompense.

Orpheline, belle,intelligente, extrêmement riche, et, pour vous, passionément dévouée, que pourriez-vous désirer de de plus ? Avec elle, pas à pas, vous pourriez gravir les degrés de l'échelle sociale et politique, arriver même jusqu'au trône ; car tout le monde croit que le véritable héritier de la couronne était, non le roi règnant, mais bien le père d'Anatola.

— Mais, objecta Amado, tôt ou tard elle découvrira que je suis non un Cupidon, un Dieu, mais un simple mortel, et alors, toute psychique qu'elle soit réellement, sa colère ne connaîtra pas de bornes ; sa vengeance sera terrible.

— Vous ne connaissez pas les femmes aussi bien que moi ; l'amour divin conduit à l'amour humain. De même que Zeus, Apollon ou Cupidon, vous ne visiterez cette fille des hommes que de temps en temps ; de cette façon tout ira sans encombre, et, si quelque naissance vient couronner votre union, c'est comme père que vous deviendrez sacré pour la mère.

— J'en doute..,. mais il faut trouver une Pythie qui puisse satisfaire Amasis ; l'honneur et la future autorité de notre oracle l'exigent ; ce que je pourrai faire, je le ferai donc !

— Adieu, adieu, répondit l'archi-prêtre ; que les bénédictions de notre Dieu soient sur vous !

Les lèvres arquées d'Amado esquissèrent un sourire sarcastique ; il salua et quitta le sanctuaire.

.˙.

Le soleil va se lever, l'horizon se teinte des nuances dorées de l'aurore ; l'archiprêtre du Temple de Delphes s'avance lentement vers le sanctuaire en compagnie d'Amasis et du roi d'Egypte.

— Nous avons entendu dire, observe ce dernier, que vous avez une extrême difficulté — comme partout ailleurs, du reste — à trouver une sensitive capable de se mettre en plein rapport avec les dieux. Bien que la nécessité de savoir la volonté d'Apollon m'ait été révélée dans une vision, je ne serai donc pas complètement désapointé si je ne puis être satisfait.

— Vous été mal informé, ô Roi, répond l'archiprêtre. Notre Dieu n'a jamais eu de Pythie plus glorieuse que celle qui prendra place aujourd'hui sur le trépied sacré, comme oracle d'Apollon.

Suivis par les Hiérarchies sacrées de Delphes et d'Egypte et par les princes et les nobles de l'Hellade et de l'Egypte, tous entrent dans le temple et y sont distribués selon leur rang. Amasis et l'archiprêtre siègent près de la crevasse au-dessus de laquelle est le siège en forme de trépied. Une musique douce alterne avec les chants mélodieux exécutés en l'honneur du Dieu-Soleil et l'encens qui s'échappe des encensoirs d'or obscurcit l'éclat du soleil matinal.

Tous les yeux sont fixés sur un somptueux voile blanc qui cache la partie orientale du temple ; les spectateurs impatients attendent, haletants, l'entrée de la Pythonisse inconnue.

— Le bruit court, dit quelqu'un, que celle-ci n'est point une simple mortelle, mais une envoyée d'Apollon descendue de l'Olympe ; elle ne se nourrit pas comme les hommes ; elle ne vit que de nectar et d'ambroisie.

— Moi, affirma un autre, je tiens de quelqu'un qui l'a vue entrer par la porte secrète du temple que sa beauté et sa grâce surpassent la grâce et la beauté de toutes les jeunes filles mortelles.

— Amadée, le voyant de l'ordre sacré, l'a vue cette nuit descendre dans le temple sur un nuage aux reflets irrisés.

Telles sont les histoires, toutes plus merveilleuses l'une que l'autre, que les nobles assemblés se racontent à voix basse.

Mais voici que les trompettes résonnent pour annoncer l'apparition du Dieu de la lumière ; aussitôt un chœur invisible entonne une exquise mélodie : l'hymne à Apollon. Puis le voile est tiré et la Pythie apparaît.

Debout, immobile, en sa robe blanche flottante, les mains croisées sur la poitrine, belle comme une statue resplendissante,ses longs cheveux foncés retombant en boucles autour de son visage, transfigurée par la béatitude, elle tourne ses regards vers le ciel. A sa vue, un murmure d'admiration et de surprise s'élève de la foule qui s'est amassée dans le temple, ardente et recueillie. Tous les yeux sont fixés sur la Pythie.

Puis apparaît un voile cramoisi et or devant lequel les néophytes balancent les encensoirs d'or ; le nuage parfumé le cache à moitié. Bientôt de la fumée émerge une forme radieuse dont la tête est auréolée d'une lumière changeante.

— C'est la merveilleuse statue d'Apollon vivifiée !

— C'est le Dieu lui-même ! murmure-t-on dans la foule.

La forme s'approche de la belle Pythie, la prend par la main droite et la conduit jusqu'au trépied, à travers le nuage d'encens, au son des harpes.

Une acclamation s'échappe de toutes les bouches et, d'un commun accord, la multitude se prosterne la face contre terre.

L'archiprêtre se lève le premier, jetant autour de lui un coup d'œil furtif et scrutateur.

Amasis reste calme et immobile sur son siège d'honneur ; rien ne se lit sur sa figure impassible.

— Notre Pythie est prête, lui dit l'archiprêtre. Vous avez vu, ô Amasis, combien est grande la sollicitude du Dieu pour celle qui est sienne. Veuillez poser vos questions et je les transmettrai à la Pythie.

— Nous vous remercions, répond le Roi, mais ce que nous désirons demander doit rester entre le Dieu, la Pythie et nous.

Le visage de l'archiprêtre s'assombrit.

— Selon notre règle, objecte-t-il, et de par la volonté d'Apollon lui-même, nul ne peut approcher de la Pythie que l'archiprêtre choisi par lui.

— Soit, nous retournerons d'où nous sommes venu.

L'archiprêtre Marzis se trouble de plus en plus.

— Non pas ! réplique-t-il. N'êtes-vous pas, vous-même, un archiprêtre royal et, par conséquent, en dehors des autres hommes ? Ne nous avez-vous pas comblés de libéralités ? Ne nous avez-vous pas aidés à ériger ce temple, la merveille du monde ? Nous approcherons donc ensemble de la Pythie.

— Nullement ! Ce que j'ai à dire, je dois le dire seul à la Pythie.

Marzis dissimule avec peine son mécontentement.

— Qu'il soit donc fait selon votre volonté, soupire-t-il !

Alors, sous les yeux de toute l'assemblée levés pour voir encore le Dieu qui s'est retiré dans les nuages d'encens, derrière le voile, Amasis s'avance vers la Pythie dont les traits transfigurés respirent le calme d'un bonheur ineffable.

S'inclinant profondément, il lui dit d'une voix basse mais distincte :

— Madame, prenez garde !

La Pythie fait un mouvement brusque et semble sortir d'un rêve enchanteur pour s'éveiller aux réalités de la vie.

— Prenez garde ! répète-t-elle à voix basse ; prendre garde à quoi ?

— Au prétendu Dieu !

La Pythie pâlit jusqu'aux lèvres !

— C'est Apollon lui-même qui demande mon amour, répond-elle, ainsi que Zeus a recherché celui de sa mère

Latone. Avant peu, lui aussi doit m'emmener dans un lieu caché où notre amour ininterrompu sera éternel !

— Mais jusqu'à présent, vous êtes libre et sans tache ?

— Les embrassements d'un Dieu peuvent-ils jamais souiller une mortelle ? répliqua la Pythie froidement et avec gravité. Je dois être vierge pour être Pythie d'Apollon.

— Grâce à Dieu !

Ces mots, échappés des lèvres d'Amasis, arrivèrent aux oreilles de Marzis.

— Il est satisfait, dit-il à l'un des prêtres qui l'entouraient ; tout va bien ; notre trésor sera bien alimenté.

— J'ai dit ! continue le Roi s'adressant à la Pythie, et Amasis ne parle pas en vain. Ce prétendu Dieu n'est qu'un mortel et rien de plus.

Prenez garde, Madame !

Et il revient près de Marzis.

— Vous êtes satisfait ? demande ce dernier. Le Dieu vous a donné des marques de sa faveur ?

— Une faveur inattendue, répond Amasis : Demain, je repars pour l'Egypte.

. .
.

Tout à coup, moi, Amen Ben Azert, Ben Ma, Ben Ra, je me suis trouvé transporté dans une chambre spacieuse dont les murs étaient couverts de tapisseries blanches, richement brodées, couvertes d'ornements argentés. Une petite lampe, garnie d'huile aromatisée, suspendue à la voûte par trois chaines d'argent, répand une faible lumière. Les rayons clairs et froids de la pleine lune, qui inondent cette pièce, en font pâlir encore l'éclairage, tandis qu'ils vont caresser les blanches statues des muses, se jouer sur les ornements argentés du voile et faire resplendir la marqueterie. On y voit Latone, avec ses jumeaux Apollon et Artemis, endormis sous un arbre, en l'île flottante de Delos. Elles sont parfaites aussi

 

les formes des trois filles de Zeus et de Mnemosyne. Mélète absorbée dans une méditation calme et profonde et Mnémè aux yeux clos. Elle tient en ses mains croisées le fil du labyrinthe de la mémoire qui conduit jusqu'au royaume de sa sœur la Muse Archée ; Archée représentée par les eaux cristallines du ruisseau sacré, qui se déversent dans un bassin circulaire en lapis-lazuli. Puis voici encore Acidè, la glorieuse muse du chant, la troisième des vierges divines.

Mais toutes ces beautés étaient surpassées par celles de la jeune fille royale que je voyais là reposant sur un lit ; les rideaux d'azur, légers et diaphanes en retombaient supportées par les ailes déployées d'un aigle d'or.

La nuit était chaude ; l'air embaumé qui apportait, par la fenêtre ouverte,le parfum des myrtes, agitait par instants les rideaux et l'opulente chevelure de la belle endormie. Elle portait encore les vêtements dont elle était revêtue quand elle jouait le rôle de Pythie. Nul bruit ne troublait le silence de la nuit si ce n'est le murmure du vent à travers les oliviers et les cèdres des jardins, le clapotement des eaux dans la fontaine, ou le gazouillement intermittent de quelque oiseau réveillé.

Il est environ minuit : Voici que les tapisseries qui recouvrent le mur occidental de la chambre se soulèvent doucement, et celui qui ressemblait à la statue vivante d'Apollon entre, la tête couronnée d'un nimbe de lumière.

— Anatola ! ma bien aimée ; Anatola !

Au moment où il murmure ces mots, de l'encastrement qui abrite la statue de Mnémè, sort une forme de haute stature, vêtue d'une tunique sombre, une calotte violette, carrée, posée sur ses longs cheveux flottants, et, se dressant en face du prétendu Dieu :

— Prêtre d'Apollon, indigne de Dieu et des hommes, vil imposteur, tonne l'apparition ; un pas de plus, et mon poignard te perce le cœur !

— Amasis ! murmure le faux Dieu qui tente de s'enfuir par l'entrée secrète qui lui a donné accès. Mais Amasis le saisissant d'une main de fer :

— Non pas, dit-il. Et faisant quelques passes sur l'imposteur, il commande :

— Demeure pour le moment immobile comme ces statues de marbre !

Et Amado, incapable de bouger, conserve l'immobilité en pleine conscience de la force qui le prive du mouvement.

Alors, Amasis s'approchant d'Anatola :

— Princesse, éveillez-vous et ne craignez rien !

Au son de cette voix elle ouvre des yeux encore appesantis par le sommeil.

— Vous ici, ô Roi ! s'écrie-t-elle. Et pourquoi ?

— Pour vous prouver la vérité de ce que je vous ai dit hier dans le temple. Venez voir le Dieu qui devait vous emmener dans une ile isolée ainsi que Zeus avait emmené Latone.

Alors de sa droite prenant la main d'Anatola, sa gauche pourvue d'une lampe qu'il venait d'allumer et qui jetait un vif éclat, il en promena lentement la lumière devant le dieu, de la tête aux pieds, et rejetant en arrière les cheveux qui retombaient sur les tempes du faux Apollon, il démasqua la brûlure imprimée par le fer rouge pour signaler l'esclave criminel et révolté.

— Apollon, dit-il, est-il un nouveau Prométhée, pour qu'il ait été puni comme révolté contre les dieux ?

Un frisson secoua la belle forme d'Anatola.

— C'est celui, s'écria-t-elle, qui s'est réfugié chez l'archiprêtre et qui lui a demandé asile !

— C'est bien lui, en vérité, et nul autre, confirma Amasis en conduisant dans une chambre voisine Anatola aussi pâle qu'une de ses statues et qui se laissa tomber sur des coussins.

— Pour la première fois je ressens la peur, murmura-t-elle d'une voix rauque.

— Pourquoi ?

— Parce que l'archiprêtre m'a choisie comme Pythie d'Apollon et que j'ai pris ma place dans le temple.

Aux yeux de tous, je suis consacrée au service du Dieu et si je m'enfuis, personne ne prendra ma défense, personne ne me donnera asile, nul ne me protégera contre la Hiérarchie sacrée qui est toute puissante en Hellade, car on encourrait, en le faisant, non seulement la colère du Dieu, mais encore la vengeance de ses prêtres.

— Il y a un moyen, et un seul, de vous protéger efficacement, dit Amasis : L'Egypte attend sa Reine.

— La femme pour l'homme et les déesses pour les dieux, répondit Anatola doucement.

Amasis porta la main de la princesse à ses lèvres.

— En suivant pas à pas Mnèmè jusqu'aux eaux sacrées où repose Archée, vous comprendrez de plus en plus parfaitement la sagesse de vos paroles ; vous apprendrez avec certitude que, dans l'ordre des choses, il n'y a pas de Dieu personnel sur la terre, sauf l'Homme.

Alors Amasis jeta sur Anatola un voile sombre qui l'enveloppa toute entière, et, reprenant le chemin secret par lequel le faux dieu était entré, il la conduisit dans le temple. Là ils trouvèrent assemblés les Egyptiens qui avaient suivi leur Roi ; ils écoutaient en silence les exhortations de l'archiprêtre et l'apologie qu'il leur faisait de la puissance et de l'utilité de l'ordre sacré, ainsi que des merveilles de l'oracle de Delphes.

En voyant Amasis entrer par le chemin secret et conduire par la main une femme voilée, il s'arrêta net :

— Vous ici ? s'écria-t-il d'une voix qui, malgré tous ses efforts, tremblait d'émotion. On nous avait dit que vous vous reposiez avant d'entreprendre le long voyage de votre retour.

Amasis traversa la grande nef du temple sans faire aucune attention aux paroles de Marzis, et sur un signe qu'il leur fit, les Egyptiens se levant tous ensemble le suivirent. Quand ils arrivèrent au bord de la mer Ionienne où les attendaient les vaisseaux d'Amasis, un groupe nombreux d'hommes, de femmes et d'enfants accourut pour rendre hommage à Anatola. Grande fut sa surprise quand elle reconnut en eux tout le personnel de sa maison.

— Il n'est pas juste, dit Amasis, de les laisser entre les mains des prêtres d'Apollon qui pourraient décharger leur colère sur eux ; je les ai donc fait venir ici en sûreté et, si vous l'avez pour agréable, je les embarquerai pour telle destination qu'ils choisiront dans notre royaume. Si vous le voulez bien, j'aimerais avoir ma bien aimée à moi seul et il est préférable que la Reine d'Egypte soit servie par ses sujets, les Egyptiens. Néanmoins, qu'il soit fait selon votre

volonté ; si vous souhaitez auprès de vous la présence de quelqu'un des vôtres, votre désir sera satisfait.

— Si j'avais été consacrée Pythie de Delphes, j'aurais, répondit-elle, tout laissé pour Apollon, bien que j'eusse dû partager ses faveurs avec beaucoup d'autres. Comment donc ne quitterais-je pas tout pour celui qui est un avec moi ?

— Je ne vous appellerai plus Anatola, reprit Amasis, mais Gladys, car je sens que votre présence sera le bonheur.

Amasis adressa ensuite à Marzis, la lettre suivante :

« A l'archiprêtre et à la hiérarchie du temple de Delphes — de la part d'Amasis, roi et archiprêtre d'Egypte.

« Au déclin de la lune, vous recevrez des émissaires possédant notre confiance, qui auront pour mission d'emporter du temple le Trésor que nous y avons déposé sous votre garde. Ayez soin que rien n'y manque.

« Dans la chambre de la princesse Anatola vous trouverez l'esclave qui, à la suite d'un crime odieux, s'était enfui de Cyrène pour se réfugier auprès de vous, l'esclave que vous aviez jugé digne de la prêtrise.

AMASIS. »

A ce moment, je perdis connaissance ; quand je recouvrai mes sens, je me trouvai sous une voûte souterraine faiblement éclairée. Je savais que j'étais sous le temple d'Apollon. Un homme y marchait à tâton dans la demi-obscurité. Enveloppé d'un grand manteau sombre, un capuchon rabattu sur la figure, il emportait en ses mains un petit coffret. Il s'arrêta devant une pierre triangulaire scellée au sol de la voûte, qui avait à peu près cinq pieds de tour et deux de hauteur ; elle formait le fond d'un bassin profond. L'homme, déposant le coffret à terre, l'ouvrit, et se mit à murmurer avec un rire bas, saccadé et idiot :

— A cette heure, la princesse qu'ils m'ont volée va se placer sur le siège de la Pythie. Le secret m'est connu de leurs exhalaisons qui excitent les sensitives jusqu'à la frénésie afin que leurs délires incohérents, interprétés par les prêtres, représentent les oracles du Dieu. J'ai donc composé leur philtre d'ingrédients quatre fois plus forts que ceux habituels ; celle qui en aspirera les exhalaisons en deviendra

folle, irrémédiablement folle. Ainsi leurs espérances seront déçues et je serai vengé !

Je serai vengé, car il ne manquera pas de gens pour réclamer Anatola, et les soupçons se répandront vite, car elle ne sera pas la première Pythie disparue mystérieusement. Qu'est-il advenu d'Astarté, par exemple, de la grande Pythie qui repoussa dédaigneusement les tentatives de l'archiprêtre ? Peut-être quelque autre Apollon enlèvera-t-il aussi Anatola du siège sacré, au milieu des nuages, pour la plonger dans l'abime d'où monte l'exhalaison affolante, ainsi que j'ai dû faire pour cette Astarté ! Mais alors elle sera folle comme moi, et, comme deux maniaques, nous pourrons au moins unir notre malheureux sort... à moins que nous ne partagions le même bûcher funèbre.

Ce disant, il jeta dans le bassin le contenu du coffret et y mit le feu. Une vapeur épaisse s'en échappa, et au moment où il se penchait pour l'accélérer encore, elle l'entoura comme d'un souffle brûlant. Relevant brusquement son capuchon, le prêtre esclave démasqua, pour respirer, sa figure livide et convulsée ; un cri étouffé s'échappa de sa poitrine, il battit l'air de ses bras levés, puis retomba mourant.

A cet instant, je sentis comme un serpent de feu enroulé autour de mes tempes bourdonnantes ; je poussai un cri et je m'éveillai dans les bras d'Ali.

— Eteignez le feu, m'écriai-je, éteignez-le vite, ou nous allons tous périr comme la Pythie Astarté !

Les dieux doivent nécessairement se matérialiser pour répondre aux vœux des jeunes mortelles, et alors de quels crimes peuvent-ils être capables !

Oh ! le rôle des dieux personnels et le drame humain !

En l'étudiant sans préjugé depuis le temps du Seigneur des mages qui favorisait Ba, jusqu'au dernier Esprit supérieur, mon Dieu ! quelle révélation !

Pendant ce discours, Ali, avec une tendre sollicitude, posait sur ma tête brûlante des linges frais qu'il avait trempés dans l'eau aromatisée et glacée.

— Ne parlez pas en ce moment, me disait-il doucement, des dieux et de l'Homme, mais buvez et reposez-vous.

FIN

QUATRIÈME PARTIE

## QUESTIONS

# DU DISCIPLE COSMIQUE ET DE L'INITIATION

1re Q. — L'amour pur de la science et du perfectionnement moral est-il encore de l'individualisme égoïste ?

R. — Au point de vue absolu et rigoureux, la réponse n'est pas douteuse ; tant que le mobile de notre conduite est encore un avantage personnel, individuel, nous sommes dans l'égoïsme. Nous ne sommes pas des *Cosmiques*. L'élévation, le raffinement du désir qui nous sert de mobile n'en changent pas la nature ; il y a un égoïsme spiritualisé, comme il y en a un tout matériel et un intellectuel, mais c'est toujours de l'égoïsme ; tel est, par exemple, ce désir de sauver son âme pour l'immortalité qui est le seul mobile de tant de cœurs dévotement religieux, dans tous les pays et dans tous les cultes.

Cependant, au point de vue pratique, la rigueur de cette réponse doit être fort adoucie, en ce sens que cet égoïsme incontestable est orienté déjà, par l'étendue de son objectif, vers l'esprit d'universalité sans lequel l'Homme ne peut atteindre la perfection de son état actuel. L'homme pieux ou simplement vertueux, l'artiste, le savant qui s'attachent par dessus tout à la perfection de leur conduite, ou de leurs productions ont fait déjà l'effort premier, le plus indispensable et le plus difficile peut-être vers la voie de la vérité, bien que leur mobile en soit resté personnel, mais pourvu que leur but ait été poursuivi *en toute sincérité*.

2e Q. — L'Initié est-il encore sujet à la souffrance ?

R. — Tant que le *mal* ne sera pas vaincu sur terre, il n'y aura pas d'homme qui échappe à la souffrance. Et comme le but tout particulier de l'initié Cosmique est de combattre le mal dans le Cosmos, s'il est mieux que tout autre protégé et préparé contre lui, il y sera, cependant aussi, beaucoup plus exposé. Demander si l'initié est sujet à la souffrance, c'est à peu prés demander si le soldat n'est pas à l'abri des blessures parce qu'il est exercé à s'y défendre et équipé pour le faire.

L'un et l'autre doivent rechercher le combat, et pour la même cause : le salut public.

---

Nous n'avons pas eu le temps encore, dans l'exposé sommaire de la doctrine Cosmique. d'arriver à ses conséquences sur la conduite de la vie ; c'est un sujet qui va être abordé dans la prochaine conférence. Les deux questions précédentes s'y rattachent intimement et pour y répondre suffisamment, il n'est pas inutile de caractériser mieux dès aujourd'hui la pratique courante de la doctrine Cosmique. Pour en donner au moins l'idée sommaire, voyons d'abord ce qui distinguera son disciple ; nous indiquerons ensuite en quelques mots les qualités distinctives du Néophyte et de l'Initié Cosmiques.

L'homme ordinaire, soit qu'il n'ait pas eu le loisir ou la capacité de réfléchir sur les destinées cosmiques, soit qu'il s'abandonne en toute passivité à la routine de quelque pratique religieuse irraisonnée, observe la vertu par la même impulsion qui le condamne à suivre la mode en sa mise et en ses actes ; la règle commune de pure convention. C'est surtout de ceux qui gouvernent le troupeau dont il fait partie que dépendent la justesse et la pureté de ses coutumes ; pour lui, c'est assez qu'il remplisse avec soin ses fonctions les plus immédiates de famille ou professionnelles, et en

cela il fait preuve de son bon sens ; artisan, non directeur de la société humaine, par droit de naissance, il ne lui doit rien de plus que la sincérité, la justice et la modestie dans l'accomplissement de son indispensable mission, et il peut s'y élever bien plus haut que l'orgueilleux dont l'ambition usurpe des fonctions supérieures.

Quiconque se trouve par ses facultés natives, ou par ses propres efforts, élevé au-dessus de ce niveau commun, se doit davantage à l'Humanité. Il faut qu'il apprenne à la prendre pour but de tout son travail, de toute sa conduite, non seulement, comme le voudraient les positivistes parce que les trésors de travail et de productions dont il jouit chaque jour constituent une dette qu'il contracte envers elle en naissant, mais aussi parce qu'il est né Homme pour accomplir l'Humanité. Quand il a bien compris cette vérité, alors seulement il est disciple de la Doctrine Cosmique.

Au nombre de cette première élite nous avons placé tout à l'heure tous ceux qui, par leurs vertus psychiques ou intellectuelles, peuvent ajouter si peu que ce soit au trésor de Bonté, de Beauté ou de Vérité entassé jusqu'ici par le genre humain. Encore faudrait-il soigneusement distinguer parmi ceux-là.

Si leurs hautes facultés, si puissantes qu'elles soient sont mises au service exclusif de leurs intérêts personnels et immédiats, ils ne sont pas moins dangereux qu'utiles à l'Humanité. Il faut toute la science et toute l'expérience éclairée des initiés pour utiliser sainement de pareils hommes ; ce sont des agents de Devo ou de Lucifer !

Que de noms l'Histoire ne peut-elle fournir pour exemples de ces lumières brûlantes !

Au-dessus d'eux, même avec des capacités moindres, se placent ceux dont les instincts personnels se sont élevés déjà jusqu'à l'universalité du temps et de l'espace. Ils aspirent à ce que les anciens désignaient comme la vraie gloire ; leur ambition du moins élève au-dessus de l'humanité la bannière

de ses principes supérieurs. Elle ne doit pas cependant encore les accepter sous réserve. L'égoïsme que nous avons signalé tout à l'heure et dont ils n'ont pas réussi encore à se délivrer les égare aisément en les assujettissant aux impulsions du désir instinctif. Leur sincérité s'en trouve corrompue; souvent ils n'en ont pas conscience, mais le défaut n'en est pas moins réel. Que de fois la foule ne s'est-elle pas égarée à leur suite à travers toutes leurs théories scientifiques, philosophiques ou religieuses !

Ils échappent à ce danger et s'élèvent d'un degré quand ils deviennent capables de cultiver la Vertu, la Beauté ou la Science pour elles-mêmes, sans souci de leur propre satisfaction ou même de leur gloire. Ils peuvent alors atteindre jusqu'à ce niveau qu'eux-mêmes ont très justement désigné de nos jours sous le nom d'*altruisme*. Ce n'est pourtant pas le plus élevé de cet état ; il est encore assujetti à l'erreur par défaut d'équilibre, parce que l'Universalité n'est pas embrassée dans toute son ampleur. C'est ici que nous pouvons placer tant de philanthropes, de paradoxaux ingénieux ou d'artistes incompréhensibles dont notre siècle abonde en son désir de la pleine lumière : utopistes et rêveurs à qui ne manque qu'un peu plus d'envergure et de balance pour s'élever aux hauteurs suprêmes. Leur vol qui plane tout au plus, étonne le public plus qu'il ne l'entraine. L'occultisme les attire bien souvent ; ils encombrent ses vestibules ; et s'y croyant chez eux, trompent aisément le public sur la nature de la *Science sacrée*. Il ne faut pas s'en étonner, il leur faudrait si peu, parfois, pour ouvrir la porte du sanctuaire ! Mais ils ne la savent pas distinguer.

Nous arrivons maintenant au *disciple Cosmique*. Celui-là n'a pas seulement entrevu dans sa majestueuse Unité, l'Universalité de l'Esprit, de la Matière et de la Vie, et leur synthèse en l'Homme ; il commence aussi à percevoir l'équilibre, et c'est la délicatesse de cette connaissance qu'il va

poursuivre parce qu'il a vu que sans elle l'Unité se brise et se dissipe comme éclate la meule mal centrée.

On lui a montré qu'il est, par nature et par vocation, le chef-d'œuvre de l'Univers, qu'il en occupe le centre, qu'il est l'organe suprême de sa perfection. Mais il sait aussi qu'il ne suffit pas dans son individualité à cette haute mission ; qu'il n'y est qu'un infime rouage, et qu'il n'y participe qu'à la condition expresse de s'identifier à l'Universalité des choses.

Il sait cependant encore, et d'autre part, que sa personnalité n'est nullement perdue dans cette Universalité ; il ne tombera donc jamais dans l'égarement du mysticisme, dans aucune forme du panthéisme absolu. Loin de là, s'il n'est qu'un atome du Cosmos, cet atome et sa santé et sa vigueur sont aussi indispensable au Tout que le Tout l'est à sa vie individuelle.

Il va donc se fortifier, se perfectionner, progresser de son mieux, non pour soi-même qu'il voit si petit, de si peu de poids, si nul en présence de l'Infini qui l'embrasse ; mais pour cet Infini qui n'est cependant et n'a voulu être qu'une suite éternelle de nullités croissantes.

Va-t-il se sacrifier ? Nullement ; son effacement, sa destruction font la maladie, la souffrance et la mort partielle du Tout. Il ne se *sacrifiera* pas, il se *consacrera* à l'Unité du Cosmos.

Doit-il cependant se contenter d'y vivre à la place qui lui est assignée ; y restera-t-il effacé et inactif ? Pas le moins du monde, car il a compris que son activité est aussi nécessaire au Cosmos que sa santé.

Ainsi, c'est dans une balance continuelle de tous les droits et de tous les devoirs, de toutes les puissances jusqu'aux plus transcendantes et de toutes les luttes jusqu'aux plus suprêmes, qu'il doit vivre actif, dévoué, prudent, sage !

Le *disciple cosmique* a entrevu tout cela, et l'a compris, mais il lui reste à en réaliser les détails. Il va les acquérir

 

par une étude patiente plus ou moins lumineuse peut-être, selon l'étendue de ses capacités naturelles, mais en tous cas en pleine et absolue liberté de pensée, car ce qu'il sait encore c'est que sa *Consécration* doit être entièrement consciente et librement voulue. Sinon que serait la personnalité qu'il désire offrir à l'Impensable ?

Petit à petit il a grandi en science, en certitude et en sagesse, et sa bonne volonté n'a fait que croître à cette saine et forte éducation ; il est prêt à la candidature sacrée ; le voici Néophyte.

Ce qu'il doit acquérir à présent plus particulièrement—tout en continuant son instruction, car la science est indéfinie — ce sont les vertus pratiques qui feront de lui une personnalité vivante et vraiment utile à l'universel progrès. Vous vous les rappelez :

La *Sincérité*, qu'il a déjà dû pratiquer de plus en plus en ses études ; et non pas cette sincérité primaire qui nous met le rouge au front quand nous trompons notre semblable, mais cette sincérité bien plus difficile qui se refuse à mentir si peu que ce soit à la conscience intellectuelle ou morale ; qui l'écoute, qui l'interroge, qui lui obéit constamment. Elle est la première condition de la liberté ; c'est elle qui, la première, nous arrache à l'esclavage si pesant et si doux des passions égoïstes.

*L'Humilité*. Non pas celle qui se méconnaît, se rabaisse, se sacrifie inutilement et par excès de zèle aux personnalités voisines, mais l'humilité qui nous donne la mesure exacte de notre valeur, sans l'exalter et sans l'avilir. Elle est la première condition de la sagesse, de la prudence et du progrès.

La *Charité*, qui est, nous a dit Attanée (1), en dualité d'être avec la *justice*. Non la Charité qui dissipe sa force au

(1) Voir page 201 ci-dessus.

 

profit de la première souffrance venue, la Charité de Boudha, sauveur de l'Humanité, qui va s'offrir en pâture aux petits d'une bête fauve, mais la Charité bien ordonnée qui, balançant la froide lumière de la science par la chaleur de la sympathie, s'offre à l'universel par Amour pour lui, et par conséquent se veut forte et vivante pour le servir comme il le demande. Scrupuleuse observatrice du droit légitime d'autrui, elle n'hésitera pas plus cependant quand il faudra préférer l'avantage Cosmique à celui de son frère individuel qu'elle n'hésite à *consacrer* au Tout jusqu'au moindre de ses efforts ; elle sait bien qu'il ne faut pas s'épuiser aux détails.

Le *Courage* aussi, parce que le Mal reste à combattre longtemps encore dans notre monde, et que cette lutte est non-seulement le but, mais le devoir même, le devoir le plus pressant, bien plus : le désir, de celui qui a compris l'Ineffable Universel et qui commence à l'aimer comme il doit l'être : infiniment. C'est l'effort, c'est la lutte qui l'attend, il le sait, il y voudra courir ; il s'y prépare.

Et elle sera longue et difficile, non seulement par les efforts actifs qu'il y faudra. mais par la science, par la vigilance qu'elle exigera, car elle va se passer dans toutes les sphères de l'activité humaine.

La *Persévérance* sera donc encore une vertu nécessaire au Néophyte. Quand il aura assez vécu dans cet entraînement viril, quand il y sera suffisamment développé, quand il en aura réalisé tout l'équilibre que nous venons d'apercevoir, alors, et alors seulement, le Néophyte pourra devenir un *Initié,* c'est-à-dire être admis, selon son rang et ses facultés, à participer utilement au travail Cosmique. Et alors aussi tous les pouvoirs nécessaires à sa mission lui seront accordés et dans la mesure de ce qui lui sera demandé, comme les armes et les munitions sont distribuées au soldat au jour de la bataille. Et comme le soldat, il ne songera à les utiliser que pour la lutte indiquée et pour le bien public. Aussi de ce jour-là disparaît-il aux yeux de la foule, à qui le champ

de bataille n'est généralement pas visible, puisqu'elle ne doit ni y lutter, ni en souffrir : C'est pour elle qu'on y a à combattre, non par elle.

---

Quelques extraits du Manuscrit inédit du *Drame Cosmique*, feront mieux comprendre ce qu'est l'Initié, selon la Doctrine Cosmique, d'accord en cela, du reste, avec tous les Esotérismes.

Les *Mages* sont rassemblés autour de Vofhi (l'un des grands chefs terrestres dont il est parlé dans la conférence de ce jour) ; ils conversent sur la science sacrée et les meilleurs moyens de la faire connaître ou de l'appliquer. Voici quelques extraits de leur conversation et de ce qui se passe en cette assemblée.

— Puisque vous êtes, dit Vofhi, des Mages chez qui la sagesse est supposée se trouver, et puisque les peuples, ne peuvent ni comprendre la langue sacrée, ni recevoir ce qui est occulte pour eux, éclairez-les pour qu'ils sachent ; c'est votre devoir ; c'est la charité.

— Cette lumière, objecte un Mage de grande puissance, ne peut-elle pas éblouir, aveugler ceux qui sont accoutumés à l'obscurité ou même au crépuscule ?

— Personne, répond Vofhi, n'exige que vous soyez comme des porte-flambeaux étourdis courant çà et là et projetant la lumière à tort à travers, en pleine figure : Placez-la plutôt sur quelque hauteur afin que tous ceux de bonne volonté aillent vers elle et que les autres l'évitent, s'ils préfèrent, en restant dans leur ombre.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

La conversation continuant ainsi, les divers Mages ne trouvent que des difficultés à répandre la vérité, et finalement personne ne répond quand Vofhi demande : « Y en a-t-il parmi vous qui désirent, coûte que coûte, manifester la lumière ?

Lorsqu'on voit dans l'assemblée un tout jeune homme couvert d'un vieux vêtement blanc qui essayait de se frayer un passage pour arriver jusqu'à Vofhi, mais que les Mages arrêtaient.

Vofhi remarque ses sandales usées au point qu'elles laissaient voir ses pieds ensanglantés. — Que désirez-vous ? demanda le Chef.

— Si vous m'y autorisez, répondit le jeune homme, je suis prêt à manifester la Lumière.

Il se fait alors reconnaître de Vofhi avec qui il s'entretient secrètement.

Les Mages demandent : Quel est cet étranger venu de loin ? Ses vêtements sont usés et ses sandales déchirées.

— C'est l'*Initié* qui n'a trouvé sur sa route aucun lieu de repos.

— Pouvons-nous, reprennent les Mages, accueillir à bras ouverts le premier mendiant venu ?

— Avez-vous oublié ou ignorez-vous la tradition, reprit l'un d'eux : *L'Initié est parmi vous comme un serviteur ?*

De son côté, l'Initié sollicité par Vofhi de rester toujours auprès de lui, répond : Je suis bien aise de reposer avec vous, car j'étais fatigué. Néanmoins, je dois parcourir le monde, et, peut-être, me recevra-t-on par ci, par là... Je ne suis que comme la fontaine qui reçoit les eaux et qui les fait jaillir.

---

Voici encore une légende orientale qui va rendre sous une forme plus pittoresque les mêmes notions.

### L'INITIÉ — OU LES LYS QUI PLEURENT

Dans les jardins magnifiques d'un palais persan, à la lueur des myriades d'étoiles qui resplendissent en l'immen-

sité des espaces, éclatantes comme de rares diamants, pures comme les perles de la rosée, un royal captif se promène à pas lents,absorbé dans ses tristes pensées. Il s'arrête,retenu par une corbeille de lys qui dressent sur leurs tiges élancées leurs corolles de neige au cœur doré ; l'air pur de la nuit est tout embaumé de leur souffle ; la majesté et la pureté de leur attitude ravivent la douleur du malheureux déchu qui gémit :

« Hélas ! ô mon pauvre peuple ; que n'es-tu resté droit « dans ta conscience et saint dans ta force, comme ces sym- « boles d'inviolable pureté ! La couronne de ta puissance « ne serait jamais tombée ! »

Et ces tristes souvenirs lui arrachent des larmes qui coulent sur les fleurs émues ; pliant sous cette rosée de douleur, elles en arrosent le sol en y joignant les pleurs parfumés de leur blanc calice. Depuis lors et chaque nuit, dans le jardin magnifique, l'éclat des étoiles brille sur quelques larmes des lys immaculés........

Des siècles ont passé.

Dans le même jardin somptueux, devant la corbeille des lys qui,perpétués et multipliés, font maintenant l'orgueil du palais Persan, un Prince arrête encore sa rêverie : C'est un descendant du royal captif!

Au moment où, retenu par la splendeur et le parfum des fleurs, il les comtemple dans le calme imposant de la nuit, sous la voûte étoilée, une voix prononce auprès de lui son nom, et pourtant il est seul !

— « Qui m'appelle ? » demande-t-il.

Et la voix répond :

— « Je suis celui avec lequel les beaux lys ont pleuré et « sur la douleur duquel ils pleurent encore depuis des siè- « cles. Chaque fois que la brillante étoile du matin et du « soir concentre sa splendeur au foyer de ces larmes em- « baumées, elle m'éveille de mon sommeil éternel et ses « rayons sont pour moi comme un chemin qui des cieux « me ramène à la terre ! »

Le noble promeneur observe :

— Je suis en dualité d'être avec une passive qui est de la région du repos des âmes (1) ; notre aura est une et aussi blanche que les pétales des lys. Si vous pouvez entrer en cette aura, je vous accepterai, sinon, partez loin de moi.

— Moi aussi, répond la voix, je suis du lieu du repos des âmes.

Il entra donc dans l'aura blanche du promeneur, et il y demeura et il lui rappela une foule de choses passées.

Après douze lunes, le Prince dit à son ancêtre, le Royal captif :

— Puisque votre désir et votre volonté sont de rester sur la terre, voudriez-vous que ceux qui en ont le pouvoir vous préparent un corps où vous puissiez entrer ? (2)

— Permettez-moi plutôt, ô mon fils, dit le Royal captif, d'amasser en votre aura ce qui m'est nécessaire et je me vêtirai à nouveau du corps physique dont j'ai été dépouillé ; il est conservé dans le tombeau des Rois, parmi ceux de sa race.

Le Prince répondit : Ce que vous voulez, je le veux.

Douze lunes s'écoulèrent encore et, un matin, en s'éveillant d'un sommeil calme et réparateur, le Prince perçut que celui qui était venu du lieu de repos des âmes n'était plus dans son aura. Il en conclut : Assurément il s'est revêtu,

---

(1) Les *Vies d'Atlanée*, publiées dans la partie littéraire, montreront qu'après la mort, celui qui peut survivre dans sa personnalité va séjourner dans la région correspondant à la partie la plus développée de sa constitution

De même, l'initié avec sa passive initiée, peuvent pénétrer jusqu'à des régions qui répondent à leur spiritualité.

La dualité d'être entre l'actif et la passive est l'union pathétique, c'est-à-dire la sympathie la plus complète : l'union de leur aura est impénétrable pour l'hostile particulièrement ; c'est à cause de cela que le Prince repousse ici l'être inconnu qui lui parle, à moins qu'il ne puisse pénétrer l'aura de sa dualité d'être ; il exerce ainsi le contrôle le plus sûr pour éprouver la nature et le degré de l'invisible.

(2) L'initié peut produire un corps qui vienne animer une âme qui veut se réincarner pour accomplir une mission sur terre ; mais c'est le chef-d'œuvre de l'art sacré. — Il peut aussi ranimer et régénérer au moyen des os, le corps conservé du défunt à réincarner.

selon son intention, de son propre corps, et il est, de nouveau, un homme sur la terre.

Il se mit donc à le rechercher parmi les grands et les savants à travers toute la Perse ; mais il ne put le trouver ; aucun étranger remarquable n'était entré dans le royaume.

Alors il partit à sa recherche parmi les grands et les savants de tous les pays voisins ; mais aucun étranger remarquable n'était venu non plus dans ces régions.

Il revint donc vers sa demeure. En son voyage de retour, comme il entrait dans une grande cité, par la fraicheur du matin, ayant voyagé toute la nuit, il commençait à sentir la faim et le froid. Il rencontra un pauvre homme enveloppé d'un grand manteau multicolore avec un capuchon rabattu sur sa figure, et qui vendait des gâteaux : pain d'épices, pain de miel, pain d'amandes. Le voyageur, pour une pièce d'argent, lui prit quelques-uns de ces pains pour apaiser sa faim, et allait se retirer, quand le marchand lui mettant encore dans la main un pain carré au miel, garni d'amandes douces et d'amandes amères, lui dit :

— Quand vous serez arrivé chez vous, cassez ce pain au miel et mangez-en.

Puis, replaçant sa corbeille sur sa tête, il reprit son chemin par les rues de la cité avec ses annonces : « Gâteaux tout chauds, gâteaux bien frais et parfumés ! Achète qui a faim ! Pain au miel. Pain aux amandes douces ! Pain aux amandes amères ! Achète qui veut vivre longtemps ! Bonbons pour les petits enfants ! »

Sans plus s'inquiéter de lui, le voyageur poursuivit son chemin et arriva enfin chez lui. Il dit alors à sa passive en dualité d'être avec lui : « Un pauvre homme que j'ai rencontré dans une ville, sur ma route, et à qui j'eus à acheter des gâteaux d'épices, m'a donné ce pain de miel aux amandes en me recommandant de le casser et de le manger dès mon arrivée. »

Il le partagea donc par moitié avec sa passive. Aussitôt

qu'elle l'eût goûté, elle dit : « Le pauvre marchand de gâteaux que vous avez rencontré dans la grande cité n'est autre que celui qui a reposé dans notre aura blanche ; vous avez reçu ce gâteau en cadeau de ses propres mains, et vous ne l'avez pas reconnu ! »

Le Prince, émerveillé, s'écria : « Comment se fait-il qu'un homme aussi grand que celui-ci, qui a pu se revêtir de son propre corps, se cache sous la forme d'un pauvre marchand de gâteaux que personne ne regarde ? »

— C'est, répondit-elle, que celui qui se fait le centre public de disciples variés ressemble à une outre utilisée pour un banquet et qu'on rejette après qu'on l'a vidée jusqu'à la lie ; tandis que celui en qui se trouvent la sagesse, la connaissance et la puissance et qui reste dans l'ombre, est comme l'outre pleine conservée longtemps à la cave ; le temps en accroît sans cesse l'excellence et la saveur, et on ne la sort de sa retraite que pour en réconforter quelques élus.

— Cela est juste, dit le Prince. N'est-il pas connu que lorsque Mach-Mach fut envoyé pour enseigner les hommes, il pleura amèrement en disant :

« De quelle faute suis-je coupable pour être obligé ainsi d'attirer sur moi tous les hommes ? Jusqu'ici j'étais comme un jeune arbre qui pousse au bord des eaux, au cœur de la forêt ; maintenant, il faut que je devienne comme un vieux chêne rongé par le gui qui soustrait toutes ses forces vitales. »

Ceux qui se nourrissent des forces de l'Homme cherchent à rassembler les hommes autour d'eux pour en tirer la puissance et les honneurs que leur ambition convoite.

Ceux au contraire qui peuvent nourrir les hommes de leurs propres forces désirent rester inconnus comme fit Mach-Mach et le Royal ancêtre *Le Sage réincarné*.

---

### SUR LA TRADITION

3ᵉ Q. — Si la doctrine cosmique représente la tradition, comment se fait-il qu'elle ne soit pas mieux connue et qu'elle vienne aujourd'hui comme une révélation nouvelle ?

R. — Nous espérons pouvoir montrer par la suite comment cette doctrine se retrouve, plus ou moins défigurée, mais possible cependant à reconnaitre, dans ce que l'on appelle l'ésotérisme de toutes les religions, ou comme la synthèse dont les philosophies diverses sont les fragments.

Quant à la façon dont elle a pu se déformer à travers les siècles, tout le monde la reconnaîtra dans le petit conte suivant :

Un roi trouva un jour en terre, pendant certains travaux de construction, une statue très finement sculptée représentant un lion ; il s'y trouvait cependant quelques défauts de forme qu'il sentait sans les pouvoir définir. Voulant lui restituer toute sa beauté, il manda les principaux sculpteurs de son royaume et leur dit :

— Voici une statue colossale que j'ai découverte, je désire la restaurer pour la faire ériger sur l'arc central du palais, mais je voudrais aussi que les défauts en fussent rectifiés.

— Quels défauts ? demandèrent les artistes.

— Je ne puis les préciser, dit le roi, n'ayant pas comme vous l'habitude de pareilles appréciations, mais vous les découvrirez sans doute. Voulant cependant respecter l'original, j'en ai fait faire le moulage qui vous sera remis ; vous vous bornerez à le reproduire, y enlevant la partie défectueuse pour qu'elle soit ensuite rectifiée d'un commun accord.

Le délai que le roi avait fixé une fois expiré, on réunit toutes les parties que les divers artistes avaient enlevées

comme défectueuses et il se trouva qu'elles reconstituaient entièrement la statue trouvée dans le sol.

Ils s'étaient acquittés de leur besogne avec tant de zèle qu'ils n'avaient pas laissé trace de l'original.

On conte encore qu'une autre fois les mêmes fouilles ayant mis à nu les restes assez informes d'une sculpture commandée par un roi grand protecteur des arts, son successeur appela les principaux artistes de son temps pour restaurer l'animal représenté primitivement par ce bloc.

Quand le travail fut fini, le délégué des artistes vint l'apporter au Roi, lui disant : « Nous sommes tous d'avis, après bien des essais qui ont nécessité certaines modifications, que notre œuvre est la vraie restitution de l'original. » Or, l'animal avait la queue d'un serpent, le corps d'un poisson, les pieds d'un éléphant, les ailes d'un oiseau, la tête d'un homme.

Les savants convoqués pour interpréter ce monstre, accoururent de toutes parts. Après avoir examiné la sculpture, discuté, argumenté, le principal et le plus titré d'entre eux dit au roi : « Il n'y a nul doute que cette restauration ne soit parfaite ; cette statue a été commandée évidemment par votre illustre ancêtre comme le symbole de l'évolution des êtres : Le serpent et sa queue représentent une intelligence naissante ; le corps de poisson, animal primordial à sang froid, montre cependant une puissance cérébrale plus grande ; les ailes figurent le désir de prendre essor vers de nouveaux progrès ; les pieds de l'éléphant disent la force acquise, et la tête de l'homme est le couronnement de tous les progrès. »

Le Roi et tous ses courtisans furent émerveillés de la sagesse du Prince qui avait conçu une pareille œuvre, de la science de celui qui l'avait interprétée et du talent des sculpteurs. La renommée de la statue se répandit partout avec son interprétation. Quantité de critiques et de com-

mentaires furent publiés sur son compte : des musiciens, des poètes la célébrèrent à leur façon et les légendes s'amassèrent autour d'elle.

Après quelque cent ans elle était devenue la statue d'un dieu digne de l'adoration des hommes ; on en faisait remonter l'origine aux premiers instructeurs des peuples.

Il en est de même de ce qui est répandu comme récits du passé lointain. Ce qui en avait été noté a été enlevé peu à peu, morceau par morceau, jusqu'à ce que, finalement, il n'en est resté qu'une masse informe. Puis quelque admirateur zélé, désirant la restaurer dans son intégrité première, a usé de son autorité pour en faire la restitution. Le travail en a été accompli de bonne foi, peut-être, mais selon l'habileté et la connaissance de l'ouvrier, de sorte que finalement l'œuvre ressemble aujourd'hui à sa première forme, à peu près comme le lion restauré à son original ou le fameux serpent ailé à la conception première de l'artiste.

Les histoires, les allégories, les poèmes, les légendes, les mythes se sont amassés autour de la tradition primitive et l'ont enveloppée d'une gloire empruntée jusqu'à en faire des cultes nouveaux. Alors malheur à l'audacieux qui ose dire du monstre fabuleux ou merveilleux : C'était la statue d'un lion !

---